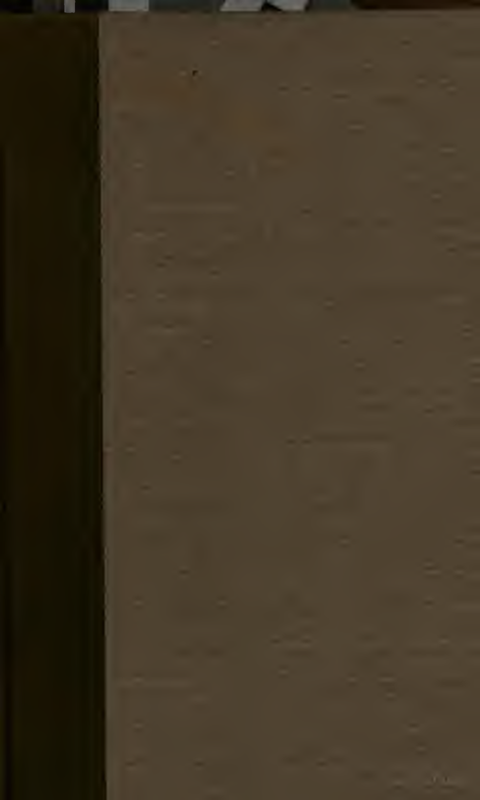
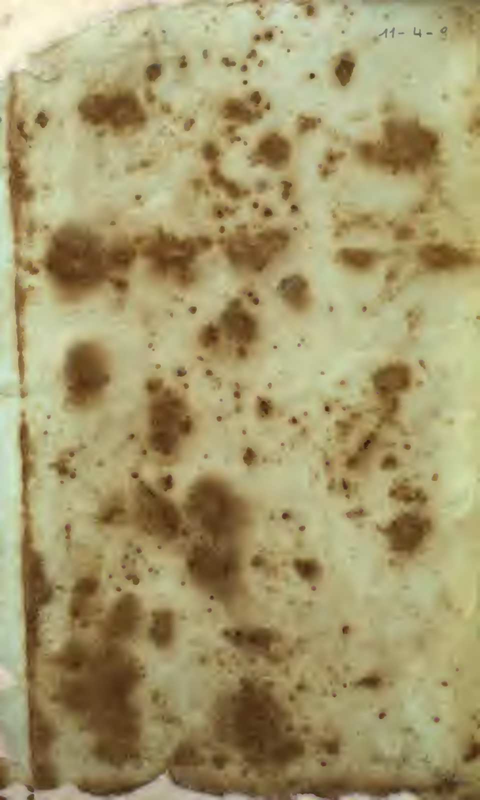





DE
ROME


11- 4- 9





SAC DE ROME

PAR

Jacques Bonaparte





SAC DE ROME

écrit en 1527

par

Jacques Bonaparte,

témoin oculaire

TRADUCTION DE L'ITALIEN

PAR



N. L. B.



FLORENCE

Imprimerie Granducale

1830



IV

SAC DE ROME

Écrit en 1527

par

Jacques Bonaparte,

témoin oculaire.

TRADUCTION DE L'ITALIEN

par

N. L. B.



FLORENCE

Imprimerie Granducale.

1830





Princesse de Musignano



L'Histoire du Sac de Rome *étant l'ouvrage d'un de vos ancêtres, j'ai pensé que vous le recevriez avec bonté.*

Vous dédier une traduction, à vous qui traduisez si bien, c'est un acte de témérité, je le sais; mais en me décidant à vous offrir ce petit travail, j'ai été entraîné par le désir de vous donner un faible témoignage de ma sincère amitié.

N. L. B.

AU LECTEUR

Le traducteur de cet opuscule (1) n'a pas la prétention de s' en faire gloire aux yeux du public. Si le SAC DE ROME obtient quelque succès, tout le mérite en reste à la relation énergique et consciencieuse de l' historien contemporain! Son drame est effrayant, parcequ'il est vrai; aussi le traducteur s' est il fait scrupule de conserver, malgré leur longueur, toutes les scènes diverses et multipliées de cette catastrophe.

Il a cru devoir diviser l' ouvrage en deux parties:

La première fait connaitre l' histoire et le caractère du Connétable de Bourbon et les différens personnages de ce sanglant épisode.

La deuxieme partie est proprement le Sac de la Ville Sainte.

(1) Le SAC DE ROME était d' abord destiné à faire partie d' un ouvrage assez vaste sur le moyen age, que le traducteur se propose de publier incessamment; mais on a pensé qu' il valait la peine d' être traduit en entier et qu' il ne serait pas, tout-à-fait dénué d' intérêt aux yeux du lecteur.

Il a cru devoir encore supprimer, dans la première partie, la narration du siège de Marseille par les Impériaux et de la bataille de Pavie, qui, sans tenir à l'action principale, rallentissait sa marche, et divisait l'intérêt en le portant sur des évenemens tout-à-fait étrangers.

Des vignettes, confiées au talent de deux artistes distingués, ont été placées dans le corps de l'ouvrage, pour reposer l'attention du lecteur et délasser les yeux fatigués au spectacle de tant de forfaits.

Le portrait de Clément VII est d'après Raphaël; il a été tiré d'un tableau de Léon X, dans lequel Clément a été peint d'après nature, jeune encore et lorsqu'il n'était que Cardinal. Cette indication suffit pour justifier la ressemblance et le choix du portrait.

Jacques Bonaparte, historien, sera jugé par ceux qui voudront prendre la peine de lire sa relation; le traducteur l'abandonne à la critique impartiale, sans rien ajouter aux éloges de l'éditeur de Cologne (voir ci-après la préface). Il se contentera de remplir les lacunes de cette préface, en publiant sur la famille Bonaparte des détails authentiques, lambeaux d'histoires presque entierement oubliées, mais au moins intéressantes pour ceux qui aiment à retrouver, dans les annales des tems passés, l'origine d'une illustration plus récente.

Ceux des lecteurs, que cette courte dissertation généalogique pourrait effrayer, sont priés de passer de suite au Sac de Rome.

§ 1. *L'histoire de Trévise de Bonifazio* (p. 128) rappelle qu'en l'année 1178, Jean Bonaparte fut envoyé par cette ville libre près du gouvernement de Padoue, pour se procurer les éclaircissemens nécessaires, relativement aux armemens des Padouans, qu'on supposait destinés contre Trévise. Il fallait, pour une commission aussi délicate, un homme doué de dextérité et de pénétration, qui eût la confiance de sa patrie et que les Padouans (naturellement et de tout tems assez graves et fiers) ne pussent mépriser, comme ministre, ni pour sa naissance, ni pour son mérite personnel.

La chronique de Mauro affirme que Jean Bonaparte a été un des premiers chevaliers de l'ordre de S. Jacques, en Espagne, et le fondateur de l'hôpital de cet ordre dans Trévise. Cet ordre militaire, institué l'an 1170, exigeait des preuves de noblesse. (Federici Storia de' Cavalieri gaudenti).

Le 21 Decembre 1208, dans le traité de paix entre les villes de Padoue d'une part, et celles de Vérone, Vicence, et Trévise de l'autre, *interfuerunt in dicto consilio Ergus Joannes Bonapars* (Verci T. 1. n. XLIII p. 51). On lit dans les *monumenta Ecclesiæ Aquilejensis*, du célèbre P. de Rubeis, que les feudataires du Frioul, mécontens de l'élection au Patriarcat d'Aquilée, de Bertold de Méranie, se révoltèrent contre la Souveraineté ecclésiastique du Frioul, se procurèrent avec la bourgeoisie de Trévise l'appui de cette ville contre leur Souverain. On en dressa un traité solennel, le 15 Septembre 1219, *in præsentiam Bonisperii filii Joannis Bonapartis.*

§ 2. L'année 1233, Barthélemy, évêque de Vicence, propage en Italie l'ordre des Chevaliers Gaudenti ou de Sainte Marie Mère de Dieu. Cet ordre a été institué en France, et ses trois premiers Maîtres ont été français. Les chevaliers Gaudenti, par une bulle d'Honorius III, de l'année 1221, devaient se conformer en tout, hors dans l'habit, aux réglemens et statuts des Templiers, *secundùm observantiam Ordinis Fratrum Militiæ Templi.* Ils étaient mariés; ils faisaient preuve de noblesse du

côté paternel et maternel, comme dans l'ordre de Saint Jean, et avaient pour but de réconcilier entr' eux les citoyens, et de ramener l'union entre les villes d'Italie. On trouve nommé parmi les Chevaliers Gaudenti, *Bonsembiante Bonaparte*, en 1270. Ce même Bonaparte influa beaucoup, l'an 1279, dans l'alliance entre Trévise, Padoue et Vicence; il appaisa une Sédition qui s'était élevée dans Padoue, et fut un des bienfaiteurs de l'hôpital de Trévise, où son testament est conservé.

Le 12 Septembre 1267, Bonsembiante Bonaparte fut nommé Ambassadeur de Trévise au traité de paix entre Trévise, Padoue et Vicence. (Verci T. II. pag. 117 n. CLXX)

§ 3. Le Chevalier *Nordille Bonaparte*, fils de Jean, a été en 1258, un des ôtages que la ville de Trévise donna à Eccélin de Romano, pour caution qu' on le dédommagerait des dégats que les Trévisans avaient faits sur ses terres. Le chevalier Nordille Bonaparte (Federici T. I pag. 246) l'an 1259, fut un des garants des anciennes conventions renouvelées entre les villes de Trévise et de Conegliano. (Verci T. II p. 24)

En 1268, le 2 Avril (Verci T. II p. 123 n. CLXXVII) Le Prince Conradin de Souabe, fils de Conrad, celui là même à qui Charles d'Anjou fit trancher la tête à Naples, fut cautionné par Nordille Bonaparte, moyennant quelques balles de coton, pour la valeur des droits de douane dûs, pour les effets du dit Prince, à un certain Nascimben, qui apparemment avait pris à ferme la douane de Trévise.

La ville de Trévise ayant envoyé Nordille Bonaparte comme son Syndic chargé de procuration à Venise, il y conclut un traité de commerce entre sa patrie et la République de Venise, le 11 Avril 1271. (Verci T. II)

Nordille Bonaparte, l'an 1272, ayant été élu Podestat de Parme, y fut reçu Chevalier Gaudens, dans l'église des Dominicains de la même ville, au moment où il finissait son administration. C'était le premier gentilhomme de Trévise admis et reçu dans cet ordre. Le 12 Mai 1280, par le moyen d'Hector Doglioni, docteur en droit, et son chargé de procuration, le

chevalier frère Nordille fit acheter, pour 400 livres de *piccioli* de Venise, des biens situés à Trévise, dont il prit possession au nom de son ordre.

Le 3 Avril 1290 (Federici T. I pag. 346) Le chevalier Nordille Bonaparte décéda, après avoir fondé un hôpital, hors de la porte Saint Thomas, dont il donna le patronat aux chevaliers de Saint Jacques de l'épée ou de San Jago en Espagne.

§ 4. Dans la dernière moitié du 13me et au commencement du 14me siècle, il y eut diverses émigrations et proscriptions de familles Trévisanes. La première eut lieu de 1255 à 1257, occasionnée par les persécutions qu' essuyait le parti Guelfe sous la tyrannie d'Albéric da Romano, Seigneur de Trévise.

Le chevalier *Pierre Bonaparte*, fils du chevalier frère Nordille (n. XIX Federici p. 346) l'an 1312, entra dans la coalition des Apponi et des Beraldi, pour détruire le pouvoir tyrannique que Richard et Guecello, Seigneurs de Camin, exerçaient dans Trévise, sa patrie.

Le 3 Novembre 1313, les Trévisans élurent le chevalier Pierre Bonaparte Ambassadeur près de Can le grand, Seigneur della Scala, Souverain de Vérone (Verci T. VI p. 36). Ce chevalier était un des *quatuor Viri sapientes*, que la ville de Trévise chargea, avec l'évêque de Céneda, de délibérer sur les affaires publiques. (Verci T. VI pag. 36)

Les Trévisans envoyèrent dans les forts de leur district des gouverneurs pour les garder, et le chevalier Pierre Bonaparte fut envoyé à Breda, au dessus de Arlo. (Bonif. p. 251)

L'an 1314, le Conseil de Trévise nomma Pierre Bonaparte un des *Sopragasbaldi*, c'est à dire des Commissaires généraux, chargés de pourvoir aux choses nécessaires à la défense du pays. (Bonif. p. 263.) Le 4 Avril 1314, le chevalier Pierre, étant un des 4 anciens Magistrats, proposa d'envoyer un Ambassadeur à Padoue pour offrir aux Padouans des secours contre le Seigneur della Scala, Souverain de Vérone. (Verci T. VII pag. 5)

Le 4 Juin 1316, Guecello de Camin, avec peu de troupes, s'étant emparé de Feltre, où était podestat Pierre Bonaparte,

qu' il renvoya chez lui, l'évêque Andrighieri tint ferme en se fortifiant dans l'évêché. Ce dernier écrivit, pour avoir du secours, aux Trévisans, et sa lettre est adressée: *sapientibus Viris, amicis præcipuis, nobili Viro, Dom. Petro de Bonaparte, Feltri potestati etc.* Le 16 du même mois, les Trévisans envoyèrent à Pierre Bonaparte des secours pour délivrer l'évêque de Feltre. (Verci T. VII. p. 104) Et le 2 Août 1316, le chevalier Pierre étant un des *Sapientum primi gradûs* de la Municipalité de Trévise, fut chargé de prendre en considération la médiation offerte par les Padouans pour ménager un accomodement entre Trévise et Guecello, Seigneur de Camin. (Verci T. VII p. 176)

Le 12 Février 1318, Pierre Bonaparte, étant podestat de Padoue, obtint des secours en faveur des Padouans contre le Seigneur della Scala, et ces secours leur procurèrent une paix avantageuse. (Bonifazio p. 280, Verci T. VIII p. 97) L'année 1319, le chevalier Pierre fut élu Ambassadeur des Trévisans près l'Empereur Frédéric d'Autriche, pour implorer du secours contre les attaques de leurs voisins. (Bonifazio p. 301)

§ 5. Le chevalier *Odéric*, fils du chevalier Pierre, est un des sages élus pour délibérer avec les anciens, sur le parti à prendre par la ville, et il est le 3me nommé en rang parmi les 26 Ambassadeurs Trévisans envoyés à Venise, pour la reddition de la ville de Trévise et de tout le pays au gouvernement de Vérone. (Verci T. XII p. 34)

Le chevalier Odéric eut deux fils, Pierre et François, qui l'année 1350 étaient aussi Chevaliers Gaudenti.

§ 6. On ne trouve ni dans l'histoire de Trévise, ni dans la chronique de Mauro la mort et les descendans du chevalier Nicolas, fils du chevalier Odéric. Il en est de même des autres enfans du même chevalier Odéric, que Mauro indique dans sa généalogie et sa chronique, et dont il ne donne aucune trace après l'année 1350. Leur posterité s'éteignit longtemps après dans Trévise. Celle du chevalier François dura jusqu'en 1400. Celle du chevalier Pierre finit à défaut de descendance mâle.

§ 7. Il y eut une autre branche d'un *Jean Lombard Bonaparte* qui dura une génération de plus dans Trévise. Son testament est rappelé dans une lettre du P. Rubbi, et l'auteur de cette lettre soupçonne que les Bonaparte, citoyens libres d'un pays indépendant, abandonnèrent Trévise où n'existait plus la liberté républicaine, et allèrent s'établir ailleurs.

§ 8. Le Préfet du Tagliamento, Joseph Casati, dans son travail *sur la connexion qui existe entre les Bonaparte de Trévise et ceux de Toscane*, convient que les érudits ne sont pas d'accord sur l'époque de l'émigration des Bonaparte de Trévise; il estime néanmoins que c'est toujours la même famille que celle de Toscane. En premier lieu, il fait observer qu'il retrouve les Bonaparte à Trévise avant les divisions de la Toscane en deux partis, en Guelfes et Gibelins, puis en Guelfes noirs et blancs; et que les chroniques les plus accreditées représentent cette famille comme descendant des Lombards. En second lieu, il remarque qu'il y eut de grands désordres causés, dans la Marche de Trévise, par les deux factions ennemies ci dessus, qui s'appelaient dans cette ville, les Impériaux et les Populaires; que lorsque ces dissensions éclatèrent, la famille illustre Della Parte fut séparée en deux branches, l'une nommée Bonaparte, l'autre Malaparte; la première conserva toujours le plus de crédit et d'influence à Trévise. Enfin en troisieme lieu, il suppose que l'émigration des Bonaparte doit avoir eu lieu à la fin du 14me siècle, lorsque ayant beaucoup perdu de leur fortune, et leur patrie étant tombée sous la domination de la République de Venise, ils allèrent s'établir à San Miniato en Toscane, où ils ont toujours été regardés comme une ancienne famille.

C'est avec des argumens tirés des généalogies du Docteur Mauro, qu'il est convaincu de pouvoir soutenir ces trois propositions.

La translation de Bonaparte de l'autre côté des Apennins ne va pas au delà des révolutions de Trévise: Ces émigrés Trévisans suivirent l'exemple des Ordelafi qui se retirèrent à Forlì,

et quelques Bonaparte des différentes branches de cette famille, qui étaient a Trévise, auront formé des établissemens dans la Romagne, et puis en Toscane, et à Sarzane, suivant l'impulsion des évenemens.

§ 9. *Louis Marie Fortuné Bonaparte*, de la branche établie à Sarzane, passa en Corse, en 1612, au tems de la guerre contre les Génois. Il se fixa à Ajaccio, et est le chef de la branche des Bonaparte de Corse.

§ 10. Le traducteur terminera son travail par quelques notes détachées, recueillies par M. le Marquis Joseph Etienne Degli Alli Maccarani de S. Miniato.

Dans l'histoire Florentine de Marchione Coppo Stefani, intitulée *delizie degli eruditi Toscani*, on trouve (tom. 17 a 150) que Jean Bonaparte de Dascoli était podestat de Florence en 1334, et qu'un Odéric Bonaparte de Trévise, en 1345, fut capitaine du peuple, à Florence.

Dans les archives *delle Decime Granducali*, on lit qu' un Bonaparte fut exilé de Florence par le parti Guelfe, *ob nimiam potentiam*, et qu' il vint s'établir dans la jolie ville de S. Miniato al Tedesco. Avant son exil, il habitait à Florence, dans le quartier *San Niccolò* et était connu sous le nom du *Gibelin*.

Léonard Antoine Bonaparte fut décapité a Florence, comme Gibelin, en 1441. Il avait alors des fils dont on ignore la postérité.

Le traducteur a omis beaucoup de détails dans cette généalogie; car il pense que des titres de noblesse ne sont un objet de curiosité que pour un petit nombre de personnes, et d'ailleurs la famille Bonaparte n'en retirerait, à ses yeux, aucun lustre....

„ *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.* „

X

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE COLOGNE

La famille Bonaparte, de la ville de S. Miniato al Tedesco, a toujours été considérée comme une des plus distinguées de cette ville, et même de la Toscane. Les charges importantes et honorables, qu'elle a constamment occupées dans l'administration de la république de S. Miniato, en fournissent la preuve. Suivant les historiens, cette famille s'est fait remarquer par les grades éminens, qui lui furent conférés dans les guerres soutenues par cette ville contre Florence. A Florence même, elle fut élevée aux premières dignités de l'état et comptée parmi les grandes familles du pays. Ces faits n'ont pas besoin d'attestation pour tous ceux qui sont un peu versés dans nos archives.

J'ai réussi à tirer, des archives particulières de cette illustre famille, le manuscrit de la présente histoire, qui m'a paru fort intéressante. Jacques Bonaparte, son auteur, vivait à la Cour de Rome, à l'époque du sac de cette ville, en 1527. Plusieurs

ouvrages de sa composition, encore inédits, ne peuvent laisser aucun doute sur son goût et son érudition. La maison, dont il est sorti, a brillé de tout temps dans les lettres. Pour s'en assurer, il suffit de consulter l'histoire de l'Université de Pise, par le célèbre professeur Etienne Fabrucci, dans laquelle sont cités avec éloge plusieurs Bonaparte, littérateurs distingués, et entre autres Nicolas Bonaparte, qui le premier introduisit l'étude de la Jurisprudence dans l'Université de cette ville, suivant les interprétations de Chesio.

Je ne veux point perdre l'occasion de parler ici d'une inscription, gravée sur un marbre, dans l'Église de Saint François, à San Miniato

CLARISSIMO SVÆ ÆTATIS ET PATRIÆ VIRO
IOANNI IACOBI MOCCII DE BONAPARTE
QVI OBIIT ANNO MCCCCXLI DIE XXV
SEPTEMBRIS. NICOLAVS DE BONAPARTE
APOSTOLICÆ CAMERÆ CLERICVS FECIT
GENITORI BENEMERENTI ET POSTERIS.

Avec le souvenir de Nicolas Bonaparte, prélat distingué, ce monument consacre celui de notre auteur qui demeurait à Rome, dans le palais des Orsini, avec qui sa famille était liée. Ce qui donne un prix infini à sa relation, c'est l'exactitude avec laquelle il rapporte, jour par jour, les évènemens qui ont eu lieu, le jugement et l'impartialité qu'il met dans les détails de sa narration, le soin

qu' il prend de se tenir constamment éloigné de la haine comme de la prévention. D' ailleurs quelle foi ne mérite pas un témoin oculaire? Toutes ces circonstances réunies donnent, à mon avis, à ce récit du pillage de Rome, un air de vérité, que je suis loin de retrouver au même degré dans les histoires qui traitent du même sujet. Les autres narrateurs habitaient loin de Rome, ou bien ils écrivirent longtemps après, et mêlèrent à leur récit des faits qui n' y ont aucun rapport.

Grégoire Giraldi, dans sa préface alli Ecatommiti, *fait une description pathétique des malheurs de la ville sainte; mais il ne suit pas la marche régulière des évènemens, et ne cite les noms d' aucun des personnages qui y figurèrent activement, soit comme bourreaux, soit comme victimes; son ouvrage n' est qu' une longue déclamation. — Guicciardini parle de cette funeste catastrophe, mais il n' a guères d' exactitude, ni de précision. — Dans l' histoire de sa vie, Benvenuto Cellini entre dans beaucoup de développemens sur ce désastre; mais il ne raconte pas tout, et rapporte des traits de bravoure évidemment faux; c' est ainsi, par exemple, qu' il s' attribue l' honneur d' avoir tué Bourbon. D' ailleurs enfermé au château Saint-Ange, comment a-t-il pu tout voir? — Quatre ou cinq autres, que je pourrais citer, tels que Panvinio, Gionio, Oldoino etc. ont écrit sans suite et sans méthode. Pour me résumer, je dirai qu' un grand nombre d' écrivains rapportent des faits, si non entiérement faux, au moins extré-*

mement douteux. Notre auteur respecte, sans faire tort à la vérité, les chefs de l'Empire et de l'Église; et, si quelquefois il les dénonce comme auteurs des désordres qui ont eu lieu, au moins ne confond il jamais leur imprudence et leurs erreurs politiques avec les écarts de leur vie privée. Nulle part il ne laisse percer l'humeur, ou l'esprit de parti.

Bonaparte commence son ouvrage par une courte introduction, où il expose avec beaucoup de sagacité, les intérêts des Princes d'Europe et le caractère des principaux personnages qu'il va mettre en scène. S'il n'avait pas eu soin de faire précéder le récit de ce déplorable évènement, des causes politiques qui l'amenèrent, il ne semblerait plus être que le résultat d'un de ces hasards funestes au genre humain.

Il existe un autre ouvrage sur ce même sujet, écrit par un Florentin, Francesco Vettori, qui se trouve dans la bibliothèque Laurentienne. Il est écrit d'un style simple et familier, en forme de dialogue entre deux interlocuteurs, Antoine et Basile. Le premier a quitté Rome pour se rendre à Florence, et rencontre en route le second, qui lui marque sa joie et son étonnement de le revoir; car il le croyait emporté par l'orage, qui a éclaté sur Rome, et l'avait déjà pleuré comme une victime du fer ou de la peste. Antoine lui disant que la mort eut été préférable aux horribles souffrances endurées dans cette ville, Basile lui demande le récit circonstancié de cette catastrophe. Antoine fait alors une narration, qui

ressemble à celle de notre auteur, sauf qu'elle est plus laconique et plus timide. Il parait d'avis que, pour exposer clairement l'origine de cette calamité, il faudrait remonter au siècle de Léon X. Il donne bien peu de détails sur le sac de la ville, et s'applique plutôt à la recherche des causes de ce désastre. Suivant lui, il faut l'attribuer à l'ignorance du Cardinal de Cortone, gouverneur de Florence, à la conduite impolitique de Clément VII, qui exaspéra les Colonna, à l'imprudente défense faite aux habitans, soit de sortir de Rome, soit d'emporter leurs effets, ensuite à la méchanceté de Bourbon, à l'incapacité des capitaines Renzo et Baglioni, qui ne surent prendre aucune mesure utile, puis enfin à la justice de la Providence.

Cet écrit n'enlève rien au mérite du nôtre, qui voit le jour pour la première fois, et qui mieux qu'aucun autre, fait connaitre ce triste et affligeant épisode de l'histoire d'Italie.







CLEMENT. VII.

Ce portrait a été dessiné et donné à l'auteur par M. Ian, un des artistes les plus distingués d'Italie.



Sac de Rome

PREMIÈRE PARTIE.

Les prétentions de François I sur la Lombardie et principalement sur le Milanez, faisaient appréhender qu'il ne vînt fondre, pour la seconde fois, sur l'Italie, à la tête d'une armée formidable; les différens Princes de cette contrée éprouvaient les plus vives inquiétudes; le Pape Clément VII, surtout, redoutait la guerre, et, pour y mettre obstacle, faisait jouer tous les ressorts de sa politique; il savait que de la tranquillité ou du bouleversement de l'Italie, dépendaient le repos ou l'agitation du reste de l'Europe. Un traité d'alliance fut conclu à Rome entre le Pape, l'Empereur Charles V, représenté par le Vice-Roi de Naples, le Roi d'Angleterre, l'Archiduc d'Autriche, le Duc de Milan et tous les autres Princes d'Italie.

Mais cette puissante coalition ne fut point capable de rallentir l'ardeur du roi François, qui, durant son séjour à Lyon, poussait avec vigueur les préparatifs nécessaires à son expédition; il était persuadé qu'il fallait attribuer la funeste issue de la guerre

précédente au manque de prudence ou de bonheur de ses généraux. Une partie de ses troupes avait déjà passé les monts, et lui-même était au moment de les suivre, lorsque la révolte inattendue de Charles de Bourbon détruisit son plan, et le força de rester en France. Disons deux mots sur ce Prince, qui fut si fatal à la France et à l'Italie.

Il était fils de Gilbert de Montpensier, ancien Capitaine-général des Français en Arragon, qui mourut à Pouzzoles, l'an 1495, à l'époque où Charles VIII fit la conquête du Royaume de Naples. Bourbon n'avait point d'apanage, mais il était Prince du sang, et la Duchesse Anne, femme du Duc Pierre, sœur du Roi Charles, lui donna en mariage sa fille unique, qui lui apporta une riche dot, et particulièrement le Duché de Bourbon. Cette princesse, loin d'être belle, était petite, noire et bossue non seulement sur les épaules, mais encore par devant. Son mari pourtant n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et donnait à entendre qu'il ne lui faisait jamais d'infidélités. Naturellement dissimulé et ambitieux, ses revenus ne pouvaient suffire à sa fastueuse prodigalité, tant qu'à la fin, force lui fut d'engager ses biens pour satisfaire ses créanciers.

Les coutumes de France appelaient à la succession du trône Charles de Bourbon, immédiatement après le Duc d'Alençon. Pendant un certain temps celui-ci avait été exclu de cette prérogative, à cause d'une conspiration contre la couronne, dans laquelle son aïeul ou bisaïeul avait trempé; mais le Roi Louis XII, voulant faire épouser au Duc Charles d'Alençon

Marguerite, sœur de François, alors Duc d'Angoulême, le fit rétablir dans ses droits, et déclarer héritier de la couronne après le Duc d'Angoulême.

Charles voyait cet arrangement avec colère et il ne voulait consentir, en aucune façon, à ce que le Duc d'Alençon prît rang avant lui. Le Roi, pour l'apaiser, l'avait fait Grand-connétable; cette dignité militaire, la première de l'état, n'avait été conférée à personne, depuis la fin tragique du Comte Saint-Pôl, qui eut la tête tranchée sous Louis XI.

En devenant connétable, Bourbon avait abjuré son air d'humilité. François I l'ayant nommé gouverneur de Milan, il devint hautain et affecta des manières de Prince absolu, si bien que le Roi fut forcé de lui adjoindre dans le commandement Monsieur de Louvois, avec lequel il se brouilla de dépit. En 1516, quand l'Empereur Maximilien s'approcha de Milan, Bourbon se serait volontiers retiré, s'il n'y avait eu personne pour l'en empêcher; mais ensuite voyant l'Empereur abandonner cette ville, sans rien entreprendre de sérieux, il se vanta de l'avoir repoussé, et s'attribua toute la gloire de la défense de Milan.

Le Roi désapprouvant sa conduite, ne voulut pas le laisser plus long-temps en Lombardie, et le rappela en France, où il joua le rôle de mécontent, occupé seulement à dépenser de l'argent, pour grossir son parti. Sur ces entrefaites, il perdit, et sa belle-mère, qui ne s'était jamais fatiguée de fournir à ses prodigalités, et sa femme, qui ne lui laissait point d'enfans. Il était accablé de dettes et de chagrins: pour comble de

maux, Madame Louise, mère du Roi, lui intenta un procès; elle prétendait avoir des droits sur les biens, dont il était entré en possession en qualité d'héritier de sa belle-mère et de sa femme. Charles, au désespoir, courut se jeter aux pieds du Roi, et le supplia d'empêcher Madame Louise de s'approprier ses terres, et de ne pas souffrir qu'il lui fût fait une aussi violente injustice; il lui fit remarquer combien il était désagréable et désavantageux de plaider contre une si haute et si puissante Dame, bien qu'il fût presque certain de gagner sa cause. (1)

Le Roi le rassura, l'encouragea à se tranquilliser, à ne pas se mettre en peine sur la réussite de son procès, mais il tint pourtant à ce que le litige fût décidé par sentence de la cour, afin de ne point déplaire à sa mère; en outre il aurait regardé comme un crime de suspendre le cours de la justice; son intention était que les juges fussent indépendans et incorruptibles. Il promit au Duc, dans le cas où ses propriétés seraient adjugées à sa mère, de se montrer généreux à son égard; il lui dit qu'il lui prouverait

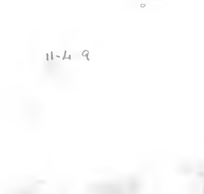
(1) Effectivement Madame Louise aurait dû perdre. Les historiens varient sur les motifs qui poussèrent Louise à s'emparer des biens du Duc Charles; mais de ces divers motifs, aucun n'est honorable. Ils s'accordent sur l'injustice de la spoliation, dont Bourbon devint la victime. En dépit des éloges, donnés par l'éditeur de Cologne à l'impartialité de l'auteur de cette histoire, je suis forcé d'avouer que son jugement sur le Grand-connétable respire la passion et la prévention. On ne peut s'en étonner: l'auteur combattait pour Rome, et Bourbon commandait l'armée, qui l'a prise et ravagée: nous sommes toujours portés à dire beaucoup de mal de ceux qui nous en ont beaucoup fait.

combien il honorait ses qualités et la dignité de son rang, en lui rendant les mêmes terres, ou d'autres encore plus considérables.

Aux chagrins de Bourbon, dont l'esprit aigri prenait tout en mauvaise part, s'en joignit bientôt un autre. Le jour où le Roi de France eut à combattre, en Picardie, la faible armée de l'Empereur, avec l'espoir certain de la victoire, le commandement de l'avant-garde, qui appartenait de droit au Connétable, fut donné au Duc d'Alençon. Bourbon ressentit vivement cette injustice, et ne sut point déguiser son mécontentement. Déjà le Roi avait traversé l'Escaut avec la plus grande partie de ses troupes, déjà l'armée était en bataille, en face de l'ennemi, et Bourbon restait immobile sur l'autre rive. Non seulement le Connétable ne voulait point prendre part à l'action, mais encore essaya-t-il de retenir près de lui Louis, Sénéchal de Normandie, qui s'avançait en toute hâte pour traverser le fleuve avec un corps de réserve. Fier du nombre de troupes qu'il commandait, il regardait avec orgueil ses 8000 fantassins, et son fort détachement de cavaliers du Duché de Bourbon, et ne comprenait pas qu'on eût osé traiter si légèrement un homme de son importance; incapable de maîtriser sa jalousie, il disait hautement que, par égard pour une femme, on lui avait préféré un homme sans cœur et sans tête. Comme il était blessé dans son amour-propre, fortement irrité et encore puissant, il ne manqua pas d'amis et de créatures, qui, par leurs insinuations malicieuses, l'enflammèrent davantage. Élevé au premier

rang, brave et généreux à l'excès, entouré de l'éclat d'une grande naissance, d'une physionomie grave, mais agréable, Bourbon savait se concilier l'affection générale. Jaloux d'acquérir de la gloire, même aux dépens de l'honneur, il s'engageait sans cesse dans des entreprises téméraires. Il faut ajouter qu'il était plein d'orgueil, et que ses actions, filles du caprice, manquaient de cette direction calme et solide, que la raison et le jugement seuls savent leur donner. Dans son intérieur, sa conduite était encore plus inconsidérée; pour soutenir le faste royal de sa cour, il faisait des dettes immenses; il traitait avec un mépris insultant ceux dont il faisait peu de cas, sans égard pour leur rang, et bien qu'ils fussent revêtus des premières dignités de l'état. Mais que dis je? Ne se révolta-t-il pas contre le Roi lui-même? La trame, qu'il ourdit alors avec tant d'ingratitude, a couvert son nom d'un éternel opprobre. D'accord avec quelques hommes légers et irréfléchis, il contracta envers l'Empereur et Henri, Roi d'Angleterre, l'engagement abominable de fondre, à la tête de ses propres vassaux et de quelques barons conjurés, sur le Roi François, aussitôt qu'il aurait passé les Alpes.

François I s'était déjà mis en route, lorsque la conjuration fut découverte par un des complices: on sut d'une manière positive, qu'un prétendu marchand de Flandre avait passé chez Bourbon, en Auvergne, et lui avait promis en mariage Donna Eleonora, sœur de l'Empereur, veuve d'Emmanuel, Roi de Portugal. Un autre messager, habillé en paysan et venu d'An-





gleterre, était encore allé le trouver, pour régler avec lui différens points de la conspiration. Le Roi François, sans plus tarder, réunit autour de lui, une nombreuse suite, et se transporta à Moulins, château de plaisance de Charles. Celui ci le reçut dans un état de langueur affectée, se faisant passer pour malade. Le Roi lui rappela. et la confiance qu'il avait placée en lui, et la

[illegible]

quefois il avait blessé la majesté de son nom par des propos légers ou trop hardis. » Désormais, dit-il, je veux me maintenir constamment dans la ligne de mes devoirs, et garder éternellement gravé dans mon cœur le souvenir des bienfaits et de la clémence de mon Roi. »



gleterre, était encore allé le trouver, pour régler avec lui différens points de la conspiration. Le Roi François, sans plus tarder, réunit autour de lui, une nombreuse suite, et se transporta à Moulins, château de plaisance de Charles. Celui ci le reçut dans un état de langueur affectée, se faisant passer pour malade. Le Roi lui rappela, et la confiance qu' il avait placée en lui, et la dignité qu' il lui avait conférée, qui l' élevait au dessus du reste de ses sujets; il lui fit remarquer que les liens du sang qui les unissaient, ne lui permettaient pas de le supposer capable de haute trahison, quoiqu' il eût en main des preuves convaincantes. » Si je vous croyais criminel, ajouta-t-il, je ne manquerais pas de vous faire châtier selon la rigueur des lois. »

Bourbon, troublé par les reproches de sa conscience, prit la main du Roi, la baisa à plusieurs reprises, et d' une voix faible et tremblante, le supplia humblement de ne pas ajouter foi à des bruits injurieux à sa fidélité, parcequ' il était victime des envieux et des calomniateurs. Ensuite il remercia Dieu de lui avoir donné un Souverain qui, même au milieu des plus vives inquiétudes touchant sa sûreté personnelle, n' abjurait ni la bonté, ni la générosité de son caractère. Il conjurait le Roi de lui pardonner, si quelquefois il avait blessé la majesté de son nom par des propos légers ou trop hardis. » Désormais, dit-il, je veux me maintenir constamment dans la ligne de mes devoirs, et garder éternellement gravé dans mon cœur le souvenir des bienfaits et de la clémence de mon Roi. »

François le quitta, l'esprit agité, et lui ordonna de le suivre en Italie; mais Bourbon s'échappa clandestinement la nuit suivante, déguisé en valet. Il passa en Bourgogne, par des sentiers peu fréquentés, accompagné d'un seul homme, à qui jadis il avait sauvé la vie, ensuite dans les états de l'Empereur, et de là en Italie.

L'histoire a transmis à la postérité les fatales conséquences de sa fuite, qui amena la journée de Pavie, où la France perdit tout, *fors l'honneur*. Clément VII avait épuisé ses efforts, pour renouer, entre les puissances belligérantes, les négociations de la paix. Le rôle de pacificateur, qu'il avait adopté, lui fut fatal. Il avait peur également des deux partis, et prétendant se les ménager tous deux, il avait fait alliance avec François I, malgré celle qui l'unissait à l'Empereur.

La défaite de l'armée française et la captivité de son Roi frappèrent d'épouvante toutes les têtes couronnées de l'Europe. Quelques conseillers du Pontife redoublèrent alors d'instances auprès de lui, pour le décider à se détacher totalement du parti français, et à embrasser celui du vainqueur. D'autres, au contraire, prétendaient que ces conseils étaient ceux de la lâcheté; qu'en les suivant, on assurait l'esclavage de la France et de l'Italie; qu'il était honteux d'abandonner le Roi dans sa détresse, surtout quand son malheur était en partie la faute du Pape et celle des Vénitiens; que si Clément voulait délivrer un Prince généreux et reconnaissant, il n'en coûterait peut-être pas plus d'argent que pour acheter la paix de l'Empereur.

De ces deux opinions, aucune ne plut au Saint-Père; la première ne lui offrait point assez de garanties pour l'avenir et lui semblait humiliante, la seconde lui paraissait un parti désespéré; ne voulant qu'une seule chose, la paix, il rejetait les moyens violens. D'ailleurs il n'avait point la force de se dégager des anciens lieus d'amitié, qui l'unissaient à l'Empereur, et ne voulait point s'aliéner Henri, Roi d'Angleterre.

Le premier Mai 1525, le Pape renoua ses négociations avec Charles de Lannoy, lieutenant de l'Empereur en Italie, et s'accorda avec lui sur diverses conditions. Charles V ne voulut pas les ratifier, et mit par là Clément VII dans le plus grand embarras. Cet embarras s'accrut encore après le malheur arrivé aux troupes du Duc d'Albanie, qui étaient à Naples à la solde du Pape; cernées par les Espagnols et des soldats de Colonna, que la captivité du Roi de France avait rendus plus hardis, elles furent toutes passées au fil de l'épée; ceux qui croyaient s'échapper, furent poursuivis et massacrés au pied du Mont Jourdain et jusqu'aux maisons des Orsini. Le Pape s'était montré partisan de la cause qui avait succombé, et par là il avait perdu sa considération aux yeux de cette soldatesque.

Le 14 Février 1526, le Roi François recouvra sa liberté: des Ambassadeurs du Pape et des Vénitiens vinrent aussitôt le féliciter, et lui offrir, ainsi que le Duc de Milan, de se liguer avec lui contre l'Empereur; mais le Roi leur témoigna son mécontentement de ce qu'ils l'avaient abandonné dans le malheur; il leur dit qu'il ne pouvait écouter leurs propositions, étant engagé

dans une négociation avec l'Empereur. Cette négociation qui se faisait par l'entremise de Lannoy, avait rapport au Duché de Bourgogne, que François avait promis pour sa délivrance, et à la place duquel il voulait donner de l'argent.

L'Empereur, irrité de voir le Roi de France éluder les articles de leur convention, donna une attention sérieuse aux préparatifs qu'on faisait contre lui en Italie. Sur le champ il chargea Bourbon de passer à Gênes, et fit signifier au Roi par Hugues de Moncade, qu'il n'était nullement d'avis de rien changer aux conditions de son affranchissement. Dès lors le Roi ne conservant aucune espérance, résolut de conclure une alliance avec les Agens du Pape et les Vénitiens; on s'engageait de part et d'autre à restituer le Duché de Milan à François Sforza, et à délivrer les fils du Roi, retenus comme ôtages à Madrid. Les alliés mirent beaucoup de monde sur pied pour assurer l'éxécution du nouveau traité.

Le 5 Juillet, le Duc d'Urbin, Capitaine-général de l'Église, arriva à cinq milles de Milan, le même jour où Bourbon, qui était passé par Gênes, entrait dans la ville avec 800 fantassins espagnols; il y eut plusieurs escarmouches entre les deux armées, mais rien de sérieux; les Impériaux s'occupèrent tranquillement à fortifier Milan.

L'armée de Bourbon se conduisait indignement avec les habitans: non seulement les hommes, les femmes et les enfans étaient insultés dans les rues; mais encore, sous le prétexte de s'assurer s'il n'y avait

point d'armes cachées dans les maisons, les soldats y pénétraient, et pillaient tout ce qui s'y trouvait; Bourbon ne pouvait réussir à les soumettre à la discipline. La citadelle capitula et fut remise à leur garde, Sforza eut la permission de sortir de Milan et de se retirer à Lodi.

Cependant la famille des Colonna harcelait sans cesse le Pape, qui avait lancé un interdit contre elle; toutefois il était disposé à prêter l'oreille aux propositions d'Hugues de Moncade, qui, non pour ménager le repos du Pontife, mais afin d'endormir sa vigilance, lui proposait de le réconcilier avec les Colonna. C'est pourquoi Vespasien Colonna fut envoyé à Rome, dans le but d'entamer la négociation; le Pape eut foi en sa sincérité, et arrêta avec lui les stipulations suivantes:

Les Colonna rendraient Anagni et quelques autres places qu'ils avaient prises au Pape: ils ne mèneraient à la guerre aucun de leurs vassaux attachés aux terres dépendantes des états ecclésiastiques: ils pouvaient combattre au service de l'Empereur, et pour la défense du royaume de Naples.

Clément de son côté, s'engageait à oublier ce qui s'était passé; à lever l'interdit publié contre le Cardinal Pompée; à ne pas envahir leurs possessions, et à ne pas souffrir que les Orsini les ravageassent.

Ces conditions ainsi réglées d'un commun accord, le Pape licencia la plus grande partie des troupes à sa solde. Bientôt on apprit que les armées confédérées faisaient de grands progrès, que Gênes courait un

imminent danger, menacée par les flottes ennemies, mouillées dans son voisinage; que Crémone était prise, et Milan étroitement bloquée par une armée déjà considérable et chaque jour renforcée de nouveaux secours en hommes et en chevaux.

Les Colonna marchèrent avec 2000 fantassins sur Anagni, et firent semblant de vouloir l'assiéger. Tel n'était pas leur dessein; ils occupèrent tous les passages afin d'intercepter les communications, et s'étant réunis à 3000 autres fantassins et 800 chevaux, ils arrivèrent avec la plus grande hâte et le plus profond secret, dans la nuit du 19 Septembre, devant les murs de Rome, et s'emparèrent de trois portes de la ville; ils entrèrent par celle de Saint Jean de Latran, ayant à leur tête Ascagne et Vespasien Colonna ainsi que Hugues de Moncade, le négociateur d'une convention *si fidèlement observée*. Au point du jour, ils étaient à Saint Côme et Damiens. Leur arrivée inattendue jeta dans l'ame du Pontife le trouble et l'épouvante: il ne savait plus où se tourner pour parer à de si grands dangers; tous ses gens, à peine réveillés, sans résolution, n'étaient nullement disposés à prendre les armes pour sa défense. Le nom du Pape n'était plus qu'un jouet, dont se servaient les deux partis pour se tromper mutuellement. Tandis que l'infanterie et la cavalerie défilaient en bon ordre dans les rues, le peuple les regardait tranquillement, et même les saluait: les artisans ne témoignaient aucune inquiétude; dispersés le long du Tibre, et laissant leurs boutiques ouvertes, ils voyaient ces troupes passer sous le Ja-

nicule. Pompée fit publier par un trompette sur les carrefours et les places publiques, que personne n'eût la moindre crainte, que l'unique motif qui leur avait mis les armes à la main, c'etait de délivrer le peuple romain de la tyrannie du Pape.

Les troupes des Colonna arrivèrent par le bourg vieux devant Saint Pierre, et au palais de Clément VII, qui vainement sollicitait du secours. Abandonné de tout le monde, il se résigna et résolut de mourir, s'il le fallait, mais sur le trône pontifical; cependant quelques Cardinaux parvinrent à l'entrainer malgré lui dans le château Saint-Ange avec quelques uns de ses plus dévoués serviteurs. A peine fut-il sorti, que tous les fantassins et cavaliers entrèrent dans son palais, et le mirent au pillage. Ils portèrent une main sacrilège sur tous les objets qu'ils purent trouver dans l'église Saint-Pierre. Cette profanation eut lieu en l'absence du Cardinal Pompée, qui l'apprit ensuite avec un extrême chagrin.

A son entrée dans le château, le Pape eut occasion de reconnaître que, soit avarice, soit oubli, le Camarlingue avait négligé de l'approvisionner de vivres et de munitions. Il était hors d'état d'y soutenir un siège, et n'avait pas plus la possibilité d'y introduire des troupes Toscanes et Vénitiennes, que de faire des levées dans la ville, occupée par une armée ennemie. Se voyant réduit à cette fâcheuse extrémité, il prit son parti, et après avoir donné en ôtage deux Cardinaux ses neveux, il obtint la faveur d'une entrevue avec Hugues. Celui-ci, contre les vœux de Pompée, qui

eût aimé s'emparer du Pape en personne, pour lui dicter à son gré et à celui de l'Empereur, les conditions de la paix, entra au château avec une suite peu nombreuse. Il s'inclina devant le Saint-Père, lui remit la crosse d'argent et la mitre pontificale, tombées entre les mains des soldats, dont il blâma l'insubordination et la licence effrenée; ensuite il pria S. S. de renoncer à faire opposition aux volontés de l'Empereur, dont les armes victorieuses, secondées par la fortune, pouvaient attaquer impunément les hommes et Dieu même; enfin il ajouta que Charles Quint guidé par des sentimens de piété, de justice et de modération, s'en rapporterait entièrement aux efforts de Sa Sainteté pour rétablir la paix en Italie, sur la domination de laquelle il n'élevait aucune prétention, quelque droit qu'il pût y avoir, puisque les anciens Empereurs en avaient eu constamment la possession et la Souveraineté.

Clément répondit peu de chose à ce discours; au sujet de Pompée, il ne dit que quelques phrases ironiques, mais se plaignit beaucoup de Vespasien qui l'avait si honteusement trompé; il s'attacha à prouver que, dans tous les temps, il s'était plu à augmenter la splendeur et l'autorité de la couronne impériale; et ajouta qu'il resterait toujours dans les mêmes dispositions à l'égard de l'Empereur, si celui-ci, égaré maintenant par de perfides conseillers, voulait revenir à son ancienne politique si prudente et si sage, se conformer aux précédentes conventions réglées par des traités publics, et rétablir Sforza, selon le vœu de l'Italie,

dans ses états de Lombardie, dont il l'avait si injustement dépouillé.

Après différens pourparlers, les parties conclurent une espèce de trève sur ces bases:

Le Saint-Père devait rappeler ses troupes de la Lombardie, pardonner à Pompée, ainsi qu'aux autres Colonna, et donner Philippe Strozzi, homme riche, pour garant de sa bonne foi. Hugues de Moncade retournerait à Naples avec toutes ses troupes, et ferait rendre à l'Église les vases et ornemens qui servent aux cérémonies saintes; Camille Colonna, fait prisonnier à la bataille de Sienne par un capitaine de cavalerie des Florentins, serait relâché sans rançon.

Pompée souscrivit à cette convention avec le plus grand regret, parcequ'elle coupait court à son dessein de s'assurer une victoire pleine et entière.

Une fois délivré des embarras présens, grâces aux sollicitations de ses amis, le Pape s'abandonna au ressentiment qu'excitait en lui l'injure reçue de Pompée Colonna et de toute sa famille. Il retira néanmoins ses troupes de Milan pour ne pas paraitre violer ouvertement ses engagemens, pour demeurer en paix avec l'Empereur, et surtout pour ne pas s'exposer à la vengeance de Lannoy, qui s'approchait avec sa flotte. Sans perdre de temps, il fit venir à Rome 2000 Suisses et sept compagnies italiennes, commandées par Jean de Médicis, vaillant Général. Il voulut avoir encore une nombreuse cavalerie et entre autres 200 hommes d'armes de Frédéric Gonzague. Il espérait enfin, en déployant ces forces militaires, se faire craindre et

respecter davantage, et acquérir plus d'influence dans les négociations.

Cependant l'Empereur ne négligeait pas de prendre des précautions contre les entreprises de ses ennemis. Il donna ordre au Vice-Roi de Naples de se tenir prêt à faire marcher 6000 Espagnols, et d'équiper une flotte de 30 voiles: il écrivit à son frère Ferdinand de lui envoyer George Franensberg, avec 18000 Allemands. Le Pape, encore tout étourdi de l'arrivée imprévue des troupes ennemies, sous les ordres de Colonna, et de la dévastation du palais, redoutait plus que jamais la guerre. Il avait même le dessein d'aller trouver l'Empereur à Barcelonne, si les Rois de France et d'Angleterre ne l'en eussent détourné. Ceux-ci l'exhortaient à ne pas tant se fier à Charles V, et à prendre des moyens plus sûrs et plus honorables, s'il desirait si fortement la paix. Le Pontife avait toujours sur le cœur la trahison des Colonna, et l'affront qu'il en avait reçu. Il dirigea contre eux les forces, qu'il avait appelées à Rome pour sa propre sûreté, et les envoya, sous les ordres de Vitelli, brûler Marino, Monte-Fortino; ils ravagèrent aussi Gallicano, Zagarolo, et se retirèrent ensuite dans Valmontone, lieu fortifié.

Sur ces entrefaites, Georges Franensberg, passant le roc de Sabbio et celui d'Anfò, arriva à Castiglione, dans le Mantouan, avec 18000 fantassins allemands. Le 19 Novembre, le Duc d'Urbin et Jean de Médicis le suivaient de près avec leurs troupes, ne sachant pas qu'il eût de l'artillerie. Le malheur voulut que dès les premières décharges, Jean de Médicis eût l'os

du genou brisé, et mourût, peu de jours après, à Mantoue, des suites de sa blessure. Sa mort, fatale à son parti, fut un coup de fortune pour les Allemands. Le 29, ils passèrent le Pô, à Ostia et campèrent à Révère. A leur entrée en Lombardie, Bologne et la Toscane furent en grand émoi; le Duc d'Urbin se disant sans ordres de la part du Sénat de Venise, ne surveillait plus les mouvemens de cette armée étrangère. Après le passage de la Secchia, elle marcha sur Milan, pour opérer sa jonction avec les troupes qui y étaient en garnison. En passant près de Parme, elle prit avec elle Philibert, prince d'Orange. Le 7, la Parma étant débordée, elle fut contrainte de s'arréter dans les campagnes de Felino. Le 11, elle passa le Taro, et le 12, logea à San Donnino. Les capitaines espagnols, en garnison à Milan, desiraient sur le champ faire partie de l'armée allemande; mais leurs soldats, qui depuis quelque temps n'avaient pas touché leur paie, ne voulaient pas se mettre en route. Cette difficulté n'arréta pas longtemps Bourbon. Il ne savait d'abord où prendre de l'argent, mais bientôt il trouva un expédient. Un certain Jérôme Moron était condamné à mort; il lui promit la liberté, moyennant une somme de vingt-mille écus, que ce criminel se hâta de payer, pour sortir de prison, et comme il avait l'esprit hardi et entreprenant, il plut au Duc Charles, dont il devint d'abord le conseiller, et dans la suite le maître absolu.

De Lannoy, Vice-Roi de Naples, était arrivé à Gaëte: le Pape eut soin de renouveler avec lui les anciens accords et traités; mais le Vice-Roi ne traitait

pas de bonne foi; il avait promis aux Colonna de lui faire la guerre: à cette fin, il fit entendre au Saint-Père qu'il pourrait consentir à quelques mois de trève, si on lui livrait en garantie les forteresses d'Ostia et de Civita-vecchia, et en outre quelques sommes d'argent. Tout en faisant ces protestations, le 20 Décembre, il fit voile de Naples pour les états de l'Église.

Bourbon ayant passé le Pô, prit le commandement des armées allemande et espagnole réunies; il marcha d'abord sur Pontenuovo, ensuite sur Plaisance.

La guerre était déjà allumée avec fureur dans les états de l'Église, que Clément n'en continuait pas moins ses négociations avec le Lieutenant impérial. L'armée de ce dernier avait fait halte devant Frossinone, principal château-fort de la campagne de Rome. Instruits de cette invasion, le Roi de France et les Vénitiens firent leurs préparatifs, pour secourir leur allié. Le Vice-Roi concentra ses troupes, forma le siège de Frossinone avec douze mille hommes, et le canonna sans pourtant monter à l'assaut. C'est ainsi qu'on poursuivait la guerre, tout en parlant du maintien de la paix, lorsque César Fieramosca arriva à Rome, avec la mission de témoigner au Saint-Père l'extrême déplaisir qu'avait ressenti S. M. C. à la nouvelle des ravages causés dans la résidence de S. S. par Hugues de Moncade et la famille des Colonna. Il lui déclara que l'Empereur, son maître, était animé du desir de maintenir la paix, et que, conformément à ce desir, le Vice-Roi avait été chargé de poursuivre les négociations pour une suspension d'armes de deux ou trois

mois, à la condition que S. S. compterait la somme de cent-cinquante-mille écus, et les Vénitiens, celle de cinquante-mille. Pour attendre le consentement de ceux-ci, le Vice-Roi accorda huit jours d'armistice. L'armée papale se porta néanmoins de Frossinone contre les troupes de Lannoy, qui se retirèrent deux heures avant le jour. La retraite du Vice-Roi donna plus de courage à Clément; encouragé par ses alliés, il ne pensait à rien moins qu'à pousser jusqu'à Naples; d'autant plus que les Vénitiens répondaient qu'ils ne concluraient ni trève, ni traité, sans l'agrément du Roi de France.

Les progrès que faisait l'armée du Pape dans le royaume de Naples, où elle était parvenue à San Germano, forcèrent le Vice-Roi à se retirer à Gaëte, et Don Hugues à Naples. Le Pontife pressé du besoin d'argent, ayant appris que les troupes impériales, commandées par Bourbon, continuaient leur marche, sans éprouver aucune résistance, et voyant que les alliés restaient les bras croisés, ne négligeait pas ses négociations auprès des agens de l'Empereur: ceux-ci ne terminaient rien. Les confédérés exhortèrent le Pape à ne s'engager dans aucune autre négociation, et lui promirent des subsides considérables. Ses troupes étaient arrêtées dans leurs succès par le défaut de vivres, provenant de la mauvaise administration ou de la négligence des employés. Peu à peu elles se découragèrent et rallentirent leur marche. Le Roi n'envoyant ni argent, ni soldats pour occuper les places prises, elles furent à la fin obligées de revenir à Rome, sans retirer

aucun fruit de leur expédition. Le Saint-Père alors renouvela ses sollicitations en faveur de la paix, surtout lorsqu'il apprit que Bourbon s'approchait avec son armée et se montrait disposé à marcher sur Bologne ou Florence.

Le 20 Février, le Duc Charles passa la Trebbia, avec toute son armée, composée de 5000 gens d'armes, beaucoup de chevau-légers italiens, 12000 fantassins allemands, 4 à 5000 fantassins espagnols et 2000 volontaires italiens, troupes irrégulières non payées. Le 22, il arriva à San Donnino, sans munitions, sans vivres et sans argent. Mais il nourrissait en secret l'espoir de piller et saccager Rome, ainsi qu'une grande partie de l'Italie. Il traversa Reggio; passa la Secchia, et le 5 Mars il était à Buonporto: là, il quitta son armée pour aller à Finale se concerter avec le Duc de Ferrare, qui lui conseilla, à ce qu'on croit, de marcher droit sur Rome. Le 7 Mars, il était à Saint-Jean, dans le Bolonais; ses soldats se répandirent dans la campagne, pour se procurer les vivres qui leur manquaient. Si les troupes papales se fussent campées dans leur voisinage, ils se seraient trouvés réduits à la nécessité de rebrousser chemin ou de se débander tout-à-fait. Bourbon ne perdit pas un instant pour s'approvisionner; on lui expédiait sans relâche des vivres de Ferrare, et il eut soin de se former un corps de sapeurs, en même temps qu'il rassemblait des munitions. Le 14 Mars, au moment de se mettre en route, les fantassins allemands et espagnols demandaient de l'argent à grands cris; telle était leur fureur que si le Duc n'avait trouvé moyen de

s' évader, il courait grand danger de perdre la vie. Ils se transportèrent à son logement, le pillèrent, et tuèrent un de ses gentils-hommes. Le Marquis del Vasto fut alors obligé de se rendre à Ferrare, où il trouva assez d' argent pour calmer momentanément la mutinerie des soldats : ils consentirent de nouveau à recevoir les ordres de Bourbon, pour avoir l' air d' obéir à un chef et garder quelque apparence de discipline militaire, mais non pour se soumettre réellement à un homme, qui leur était odieux. Les Espagnols particulièrement le traitaient d' insensé; il s' était bercé de l' espoir d' épouser Dame Eléonore, mariée plus tard avec le Roi de France; il en avait été refusé et maintenant il aspirait à la Souveraineté de la Lombardie. Les Allemands le nommaient *le gueux*, parcequ' il avait été dépouillé de tous ses biens, et qu' il avait trahi sa nation.

George Franensberg abhorrait les gens d' église; il ne parlait que de tuer de sa main le Souverain Pontife, avec un poignard en or, qu' il portait dans son sein, et d'étrangler tous les Cardinaux, l'un après l' autre, avec un cordon de soie cramoisie. Cet homme impie et cruel fut frappé de paralysie, et, perclus de tous ses membres, il sembla vraiment châtié de la main de Dieu pour cet atroce projet; dans ce misérable état il fut porté en litière à Ferrare.

Le 17 Mars, il tomba tant de pluie et de neige que les rivières de nouveau débordées rendaient la route impraticable et forcèrent l' armée a faire halte.

Toutefois le Pape savait que rien n'empêcherait le Général ennemi de pénétrer en Toscane, quand il le voudrait; que l'esprit des Florentins, toujours tourné à la nouveauté, n'était pas disposé en faveur de l'Église, et que ses états ne pouvaient mettre sur pied des forces suffisantes pour disputer le passage. Dans ces fâcheuses conjonctures, il desirait de nouveau s'entendre avec le secrétaire du Vice-Roi, envoyé à Rome à cet effet, ainsi qu'avec le frère François Angeli, Général de l'ordre de Saint François, Confesseur ordinaire de l'Empereur, et qui était parti d'Espagne avec la mission de traiter de la paix. Ce choix d'un homme renommé pour la sainteté de sa vie, répondait, ce semble, des loyales intentions de Sa Majesté. Les frais considérables d'une guerre, les soucis et les embarras qui en sont inséparables, l'occasion si favorable de soumettre le royaume de Naples échappée des mains des Généraux de l'Église, l'approche de la formidable armée commandée par Bourbon, précédée par la renommée qui lui attribuait le dessein de mettre à feu et à sang les villes principales de la Romagne, de la Toscane et Rome elle-même, toutes ces raisons réunies contribuaient à fortifier dans l'esprit du Pape le desir, qu'il avait toujours témoigné, de conserver la paix. Il se crut fondé dans son espoir de l'obtenir, en voyant arriver un autre envoyé de Sa Majesté, César Fieramosca, porteur de lettres de son maître, remplies de protestations de respect. Charles V assurait le Saint-Père qu'il n'était guidé que par les plus purs motifs

d'équité, et qu'il ne prenait qu'à regret les armes, pour châtier ceux que sa modération dans la victoire avait rendus trop insolens.

Le 15 Mars, premier jour de malheur pour Rome, fut signée entre les parties la convention suivante:

Pendant huit mois les hostilités seraient suspendues; néanmoins le Pontife payerait soixante-mille écus à l'armée impériale; Pompée Colonna serait rétabli dans la dignité de Cardinal et relevé des censures pontificales; le Vice-Roi de Lannoy se rendrait à Rome, ce qui semblait au Pape une garantie contre l'arrivée de Bourbon

De Lannoy, ayant reçu en ôtage le Légat Trivulzio, se rendit à Rome, mais son arrivée fut signalée par un fâcheux augure; le palais, assigné pour son logement, fut frappé de la foudre et presque réduit en cendre. Aussitôt après la signature de l'armistice, le Pape, fort mal conseillé, licencia tous ses soldats, gardant à son service seulement cent chevau-légers et 2000 fantassins des bandes noires. Fieramosca fit passer sur le champ à Bourbon une copie de la convention pour qu'il l'approuvât, touchât la somme stipulée et retirât son armée des états ecclésiastiques. Mais Bourbon, ni ses soldats, ne voulurent entendre parler d'aucun accord; ils étaient animés de l'espoir du butin, et l'argent qu'on leur promettait ne pouvait suffire pour satisfaire leur avidité; ils continuèrent donc à piller et à ravager le Bolonais. Le Vice-Roi expédia à Bourbon un courrier, pour lui faire sentir la nécessité de se soumettre aux arrangemens conclus; ce

courrier aurait été massacré par les Espagnols, si une prompte fuite ne l'eût dérobé à leur fureur, tant cette soldatesque était dévorée de la soif du pillage. Le 5 Avril 1527, le Duc Charles quitta la campagne de Bologne, passa par Imola et parvint à Meldola.

Conformément aux ordres du Vice-Roi, le Marquis del Vasto quitta l'armée pour aller à Naples.

Clément pria instamment le Vice-Roi de prendre la peine de se rendre en Toscane, pour mettre en bon ordre les affaires de Florence, qui lui paraissaient peu rassurantes, et arrêter à temps l'exécution des desseins de Bourbon. Les soldats de ce chef étaient un ramas d'aventuriers, la plupart luthériens, acharnés au pillage de l'État ecclésiastique, desquels il ne fallait attendre aucune considération pour le Pape; mais peut-être en auraient-ils pour le Lieutenant de l'Empereur, et, en faveur de son titre, se soumettraient-ils aux conditions du traité.

Afin de tromper en même temps le Pape et le Vice-Roi, Bourbon, après avoir écouté Fieramosca, que lui avait envoyé Don Hugues pour lui rappeler le traité et l'empêcher d'avancer, répondit qu'il approuvait fort cette convention réellement utile aux intérêts de l'Empereur; mais que pourtant la somme qu'elle stipulait, était trop modique pour contenter l'armée; que si, au lieu de soixante mille écus, on y avait parlé de deux-cent mille, il se serait cru en mesure de satisfaire les soldats. Il le chargea ensuite de rapporter au Vice-Roi qu'il ne fallait pas prendre garde à ses mouvemens; que s'il n'avait pas l'air de rallentir sa mar-

che, ni de se conformer aux conventions, c'était pour prouver à ses troupes qu'il tenait leurs intérêts à cœur. Ensuite il donna en secret le mot à quelques soldats et chefs de l'armée, pour faire du tumulte quand on leur apporterait de l'argent, et menacer ceux qui en seraient chargés.

Lorsque cette réponse eut été redite au Pape et au Vice-Roi, celui-ci cédant aux sollicitations de Clément, partit en toute hâte pour Florence, chargé de lettres de crédit de sa part et d'une promesse de pouvoir toucher d'autres sommes. En présence de deux envoyés de Bourbon, les Florentins, après de longs pourparlers, s'engagèrent à payer cent-cinquante mille écus, dont quatre-vingt mille comptant, et le reste dans le courant d'Octobre. Le Prince Charles était près de la Vernia; le Vice-Roi prit les devants, et alla le trouver, accompagné seulement d'un trompette et de deux gentils-hommes. Il entama sa négociation et offrit les quatre-vingt mille écus, qu'un de ses officiers portait avec lui; mais peu s'en fallut qu'il ne fût égorgé par les soldats. Effrayé de cet accueil hostile, il renvoya l'argent aux Florentins et leur fit dire par ses gentils-hommes qu'il allait à Sienne, qu'après le mauvais succès de sa négociation il n'osait reparaître chez eux, et que ses compagnons pourraient leur raconter de quelle indigne manière l'avaient traité les soldats de Bourbon.

Il est vrai que bien du monde le soupçonnait d'intelligence avec ce dernier pour tromper le Pape, et pensait que le soulèvement qui eut lieu contre lui,

n'était qu'un jeu convenu pour sauver les apparences. Cette opinion ne me parait pas probable, et pour en adopter une plus vraisemblable et plus répandue, je dirai qu'il fut, aussi bien que le Pape, victime de la fourberie de Bourbon, qui, sans égard pour les ordres des Ministres de S. M. et pour les sollicitations de Sa Sainteté, attaqua Chiusi, donna deux fois l'assaut au château della Pieve, à Saint Etienne, et poursuivit sa marche sur Arezzo, saccageant Lutiano, Castelnuovo, Capalona et Castellaccio. A mesure qu'il avançait, il augmentait toujours ses prétentions; mais en s'arrêtant à Arezzo, il faisait croire aux députés de Florence, envoyés près de lui, qu'il desirait sérieusement traiter: il lui importait d'empêcher par cette feinte que ses ennemis ne fussent sur leurs gardes et ne recourussent à des mesures de précaution, parcequ'en les prenant au dépourvu, il devait triompher plus facilement. Le 5 Avril, il parvint à Montevarchi, avec une armée infiniment plus considérable qu'à son départ de Bologne. Chaque jour elle se grossissait de fantassins italiens, attirés par le desir de prendre part à la conquête et au pillage: ils se joignaient à ces soldats étrangers, comme c'est l'habitude de notre milice vénale, sans s'informer contre qui ils marchaient, sans rougir de contribuer avec l'ennemi commun à la destruction de leur patrie. Bourbon les recevait avec plaisir; il éprouvait de la satisfaction à voir son armée devenir toujours plus nombreuse et plus formidable.

Durant la halte de cette armée, le Pontife écrivit à Sienne, au Vice-Roi, qui l'avait lâchement aban-

donné, que si les ennemis ne se retiraient de l'état de l'Église et de celui de Florence, il se regardait comme dégagé de la convention et ne voulait pas qu'on y donnât suite. Il s'expliquait ainsi parcequ'il connaissait la mauvaise foi de Bourbon, qu'il espérait d'ailleurs que les difficultés et privations de tout genre dont ses troupes étaient menacées, les contraindraient à consentir à des conditions moins onéreuses. Il se croyait d'autant plus fondé dans son espoir, qu'il savait que toutes les forces des alliés étaient réunies sous les murs de Florence, et que cette ville, fortifiée sur différens points, était parfaitement en état de soutenir plusieurs assauts vigoureux. Il n'ignorait pas néanmoins que quelques citoyens mécontens, loin de songer à faire résistance, ne demandaient pas mieux que de voir la ville tomber entre les mains des Allemands, pour être affranchis de la domination du Saint-Siège, aussi bien que de celle des Médicis. Mais il se berçait de l'illusion que, dans un danger aussi imminent, la plupart des nobles et des riches se croiraient obligés de contenir ceux qui voudraient donner la main à l'ennemi commun, et de combattre eux-mêmes vaillamment, pour sauver leur famille, leur fortune et leur patrie.

Une grande partie de la haute noblesse desirait fortement que le Saint-Père accordât à chaque habitant la faculté de porter des armes, comme quelques jours auparavant il en avait manifesté l'intention; on écrivit en conséquence au Cardinal de Cortone, gouverneur de Florence au nom de Sa Sainteté. Les jeunes

gens de la ville, voyant que cette autorisation se faisait attendre, s'adressèrent au Gonfalonier de Justice. Ce Magistrat jugeant que cette jeunesse ardente finirait par prendre les armes sans y être autorisée, alla trouver le Cardinal, et lui fit comprendre que, dans le danger où l'approche de l'armée de Bourbon jetait la ville, il y avait plus de sûreté et d'économie à confier à des citoyens armés, concurremment avec les troupes salariées, le soin de défendre la patrie, qu'à en charger exclusivement des mercenaires. Son Éminence accorda l'autorisation, à la charge de se conformer aux lois et statuts de la république.

Le 20 Avril, les Prieurs de concert avec le Cardinal, ordonnèrent aux Gonfaloniers de réunir, dans les églises, les hommes de leurs compagnies, et de les conduire en armes sur la place publique, où ils recevraient des ordres ultérieurs. Tandis qu'on s'occupait de prendre ces mesures, Rinaldo Corsini vociférait sur la place du marché-neuf contre le gouvernement, s'imaginant que le public partageait ses sentimens et qu'à sa voix on s'armerait contre les Médicis. Mais ses clameurs n'eurent pas le résultat qu'il en espérait; seulement les jeunes gens coururent au palais de la Seigneurie, où se trouvait une partie des Anciens, qui gouvernaient la ville au nom du Saint-Père, sous les ordres du Cardinal de Cortone. Le Cardinal était absent; il était allé avec Hippolyte de Médicis à la rencontre du Duc d'Urbin, pour conférer avec lui sur des choses de haute importance, et, le soir, ils devaient être tous rendus à Florence. Les jeunes gens pénétrèrent

dans le palais et attendirent plusieurs heures que les Prieurs et les Anciens vinssent leur prescrire ce qu'ils avaient à faire. Mais ces Magistrats, troublés et indécis, perdirent un temps précieux sans aucun fruit, et laissèrent échapper une si belle occasion de se soustraire à l'esclavage, en secouant la domination du Pape et des Médicis. Instruit de ce tumulte, le Cardinal de Cortone rentra dans la ville, suivi d'un corps nombreux de fantassins, et accompagné du Cardinal Cibo, du Duc d'Urbin et d'Hippolyte de Médicis. Le peuple intimidé déposa les armes, et se replaça paisiblement sous le pouvoir de son gouverneur.

Tandis que la confusion régnait à Florence, le Duc Charles dont l'armée était disséminée dans tous châteaux du Val d'Arno, ayant appris que le Pape refusait de donner suite au traité, partit de Montevarchi et se transporta à Sienne. Il savait que toutes les troupes alliées étaient rassemblées sous les murs de Florence et il ne jugeait pas devoir s'approcher de cette ville avec des soldats exténués de fatigue et de faim. Il voulait, disait-il, d'abord passer dans le Siennois, laisser reposer son armée, s'y pourvoir d'artillerie et de munitions, pour attaquer Florence et battre tout le pays. Mais ensuite envisageant les difficultés attachées à cette entreprise, il convoqua chez-lui les colonels espagnols, et leur exposa son plan dans le plus grand détail. Il leur rappela l'état où se trouvait l'armée, leur expliqua que de trois partis qu'ils avaient à prendre, le meilleur était de marcher en toute hâte sur Rome, attendu qu'un séjour prolongé dans le pays

de Sienne, leur aliénerait l'esprit des habitans, à qui même il serait impossible de fournir long-temps de vivres une armée aussi nombreuse; qu'en outre ils laisseraient à l'ennemi trop de temps pour se préparer et organiser sa défense. Il ne voyait pas non plus un grand avantage à se porter sur Florence, qui était bien approvisionnée et défendue, ni à parcourir les campagnes environnantes, dont le terrain montueux, d'un accès difficile, n'offrait d'ailleurs aucune ressource. Le Pape, en ce moment, était dépourvu de tous moyens de défense, c'est ce que lui mandait le Cardinal Colonna, qui en outre lui promettait le secours de son parti, s'il conduisait promptement l'armée impériale sous les murs de Rome. Celle de l'ennemi ne pouvait pas s'y trouver en même temps qu'eux, parcequ'elle était campée beaucoup plus loin, commandée par différens chefs et éparpillée sur divers points. Leur succès était assuré, pourvu que leur marche fût rapide et imprévue. » Le Saint-Père, ajouta-t-il, jouit d'une trompeuse sécurité; il se croit à l'abri de nos armes, persuadé que pour enchaîner la valeur de nos troupes, il suffit que celles de ses alliés soient logées dans notre voisinage. Il sait que nous manquons de vivres et d'argent, le Vice-Roi me l'a assez donné à connaître, et il suppose que notre dénûment arrêtera notre marche. Mais il se trompe; car voilà précisément ce qui doit nous pousser en avant, et c'est l'unique moyen de sortir de cet état de détresse. Évacuons sur le champ le territoire de Sienne; les habitans nous fourniront toutes les provisions néces-

saires, et en peu de jours, nous serons en face de cette ville si fameuse, sans avoir rencontré beaucoup d'obstacles au dehors, et sans-doute sans en rencontrer beaucoup au dedans. Cette perspective, suffirait pour rendre à une armée découragée l'espoir et les forces, et enflammer d'une nouvelle ardeur des troupes invincibles, commandées par des chefs tels que vous. Sans plus tarder, marchons en avant; comptons pour rien les privations endurées et celles qu'il nous faudra supporter encore; notre trajet sera court, et nous sommes certains d'obtenir la victoire, unique objet de nos desirs. »

Ce discours ne manqua point son effet sur l'esprit des colonels; ils ne balancèrent plus à donner à l'entreprise contre Rome la préférence sur toute autre, et firent partager à leurs soldats leurs sentimens et leurs desseins. Quand Bourbon connut les bonnes dispositions de l'armée, il se fit amener les prisonniers qu'elle avait faits en plusieurs rencontres, et qui la suivaient liés et garrottés. Quoiqu'ils fussent en grand nombre, il fit rompre leurs liens:

« Desirez-vous, leur dit-il, prendre part à notre « glorieuse entreprise? aimez-vous mieux retourner sur « vos pas? choisissez le parti qui vous convient. Je vous « promets sur mon honneur, si vous vous décidez à « servir dans nos rangs et à servir loyalement, que « vous aurez part comme nous à tous les profits de la « victoire et au pillage de Rome. »

Les plus jeunes d'entre eux se firent incorporer dans l'armée, les autres préférèrent retourner dans leurs foyers.

Le même jour, 27 Avril, Bourbon se fit délivrer par le gouverneur de Sienne la quantité de vivres nécessaires à ses troupes et se mit en marche par le chemin le plus court, sans emmener d'artillerie. Les pluies abondantes avaient extraordinairement enflé la rivière de la Paglia; les soldats eurent recours au moyen suivant pour pouvoir la passer à gué. Ils formèrent entre eux des files de 30 ou 40 hommes, et se tenant l'un l'autre par la main, ils traversèrent hardiment le torrent. Ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine, quelque fois même jusqu'au menton; si le courant entraînait un d'eux, sans qu'il y eût moyen de le retenir, ils l'abandonnaient; plus loin des soldats robustes et courageux venaient à son secours. De cette manière, ils arrivèrent sans perte bien sensible sur l'autre bord, où étaient déjà parvenus avec moins de danger les cavaliers et plusieurs fantassins qui s'étaient accrochés soit à la crinière, soit à la queue des chevaux. Après s'être un peu restaurés, les soldats reprirent leurs rangs, et continuant leur route, ils ne firent de mal qu'à Monte-Fiascone et à Ronciglione, qui leur avaient refusé vivres et passage. Mais pressés par le tems, ils ne commirent aucun dégât dans les châteaux ou lieux forts qui les laissèrent passer sans résistance.

Dès que le bruit de leur départ fut parvenu à Florence et qu'on sut comment ils s'étaient pourvus de vivres, le Cardinal de Cortone et les agens du Pape expédièrent, en toute hâte, sur Arezzo un détachement des bandes noires, logées à San-Casciano. La plupart des Commandans des troupes en garnison à Florence

eurent ordre de se diriger avec leur corps sur Rome, par la voie de Pérouse, pour tâcher de s'y trouver avant l'ennemi. Ils firent ensuite partir plusieurs courriers, pour instruire le Pape de la rapidité des mouvemens de l'armée impériale, du montant de ses forces et de la manière dont elle s'était approvisionnée. Le Comte Guido promettait d'être à Rome avant l'ennemi. On ne négligea rien pour déterminer le Duc d'Urbin, le Marquis de Saluces et le Provéditeur de Venise, qui alors était à Florence, à donner ordre aux troupes alliées de faire la plus grande diligence et d'arrêter les efforts de Bourbon.

C'est bien en vain que les Ministres de l'Église se donnaient tant de mouvement et prenaient de si grandes précautions; car, dès ce moment, le Duc d'Urbin se montrait à découvert à ceux qui doutaient encore de ses intentions. Il consuma un temps infini en préparatifs de départ; il souffrit encore que sur le territoire de Florence, partout où passaient ses troupes, elles fissent plus de dégâts que n'en avaient fait les Allemands et les Espagnols. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il retardait sa marche, et il n'y eut pas de quoi s'étonner si, le 5 Mai 1527, à 21 heures, (4 heures 45 m. après midi) quand l'armée impériale arriva sous les murs de Rome, il n'était encore qu'à deux milles du lac de Pérouse. Bourbon avait pour deux jours seulement de vivres; aussi immédiatement après son arrivée envoya-t-il, suivant les usages militaires, un trompette demander au Pape la permission de traverser la ville, afin de conduire, à ce qu'il pré-

tendait, son armée dans le royaume de Naples; cette permission lui fut refusée sur le champ. Quelques uns des siens avaient essayé vainement de passer le Tibre sur des bateaux, d'autres y avaient perdu la vie ou couru les plus grands périls; il se contenta d'engager quelques escarmouches sous les murs. Il ne se dissimulait pas tous les dangers de sa position; il convoqua les principaux officiers de son armée et s'efforça de leur persuader que, dans l'extrémité où ils étaient réduits, il ne convenait pas de renvoyer l'assaut au lendemain, mais qu'il fallait de toute nécessité essayer de tomber au milieu de la ville, tandis qu'ils n'y étaient nullement attendus ni du Saint-Père, ni du peuple romain; que c'était la seule manière de s'en emparer, ainsi que des immenses richesses qui y étaient accumulées; qu'au contraire s'ils différaient cette attaque jusqu'au lendemain, les habitans ne manqueraient pas de mettre à profit toute la nuit pour se préparer à faire une vigoureuse défense. « Vous n'ignorez pas, dit-il en terminant, que lorsque la fortune se présente à nous, c'est le cas de la saisir; autrement elle nous échappe sans retour. L'armée est très fatiguée, je le sais; elle a besoin de repos; mais je sais aussi combien la victoire est facile, lorsque l'occasion est favorable, et combien un instant de retard peut la rendre difficile et coûteuse. Chacun de vous fera de son côté ce qui dépendra de lui, j'en ai la conviction, et se servira de son influence auprès des soldats pour les décider à ne pas perdre de temps et à terminer promptement cette glorieuse campagne. »

C'est par de semblables discours que l'impétueux Charles s'efforçait d'aiguillonner l'esprit des chefs de l'armée; mais s'apercevant qu'il n'avait pas réussi, que les colonels n'étaient point disposés à donner de suite l'assaut, il en prit son parti, et se décida à éprouver avec eux, à l'aube du lendemain, le courage et les forces de l'ennemi du dedans, et à se passer, aussi bien qu'il le pourrait, d'artillerie pour assaillir la ville; il fit encore rassembler toutes ses troupes avant le coucher du soleil, et s'étant placé sur une éminence, il leur adressa une belle harangue. Il n'était pas arrivé à la péroraison, qu'il entendit s'élever parmi cette multitude un certain murmure d'approbation, qui lui parut du plus favorable augure. Il comprit que, pour cette foule empressée d'en venir aux mains, chaque heure de retard était un siècle d'attente. Satisfait de leurs excellentes dispositions, il recommanda à ses soldats de se hâter de prendre du repos, car il fallait que la première aurore les trouvât prêts à monter à l'assaut; il conféra de nouveau, pendant une grande partie de la nuit, avec les colonels et autres chefs supérieurs, sur le plan de bataille, sur l'instant et les lieux où elle devait commencer. Avant de les renvoyer, il leur recommanda spécialement de ne parler, dans leurs régimens, de la victoire que comme d'une chose certaine et immanquable.

Tandis que le parti de l'Empereur ne perdait pas un moment, le Pape Clément reconnut avec douleur que, contre l'attente générale et avec une célérité qu'on n'avait pu calculer, une troupe considérable

d'ennemis était arrivée sous ses murs. La nouvelle de leur départ de Sienne lui était parvenue au même moment que celle de leur entrée à Viterbe. A Rome, il y avait encore bien du monde qui se persuadait que l'armée rangée sous leurs yeux, était celle des alliés; mais Clément ne s'abusait pas à ce point. Le danger imminent qui était venu fondre sur lui d'une manière aussi imprévue, le glaçait d'effroi, et le jetait dans la plus cruelle perplexité.

Entouré de ses capitaines et des Cardinaux romains, il s'armait quelquefois de courage, et leur demandait d'un ton résolu leur appui et leur avis, puis retombant tout-à-coup dans l'abattement, il ne leur parlait plus que d'une voix faible et suppliante. Fallait-il se diriger du côté de la mer, à l'endroit où étaient les galères, ou bien quitter Saint-Pierre, et couper les ponts? Convenait-il de se retirer dans l'intérieur de la ville et d'attendre les secours des alliés, ou enfin de traiter avec Bourbon, et dans l'état complet d'abandon où l'on se trouvait, privé de tout espoir et de toute ressource, devait-on acheter la paix de ce général ennemi au prix des plus grands sacrifices d'argent? Son esprit flottait incertain entre ces différens partis. Il avait tout le loisir de se repentir de la triste économie qu'il avait faite quelques jours auparavant, en licenciant 2000 suisses et 2000 fantassins des bandes noires, afin d'épargner trente-mille écus par mois. Quelques amis lui avaient donné ce conseil, d'autres lui en avaient exposé les inconvéniens réels. Il comprenait à merveille qu'il avait commis une faute, c'était trop tard pour la

réparer. Il n'avait plus le temps d'envoyer demander des secours, il fallait s'en tenir aux soldats qu'il avait près de lui. Ainsi il rassembla à la hâte 3000 fantassins, mais quelle armée! C'était la lie du peuple, lâche valetaille, tirée des écuries des Cardinaux, arrachée aux boutiques ou aux cabarets de Rome, incapable de manier les armes, et tressaillant de frayeur, je ne dis pas seulement au ronflement du canon, mais encore au moindre bruit du tambour. Ces troupes reçurent un chef digne d'elles, Renzo da Ceri. Il fit élever en grande hâte, au milieu du Vatican, un rempart, qui devint la risée des ennemis non moins que des Romains un peu instruits. Outre ces 3000 soldats, Renzo fit armer six tribus romaines, aussi ineptes aux exercices militaires, et recruta encore quelques soldats de ceux qu'on avait licenciés et qui avaient vendu leurs armes pour se fixer à Rome. C'est à la tête de cette armée inexpérimentée qu'il se vantait de défendre vaillamment les faubourgs et toute la ville.

Le Pontife croyait que le Duc d'Urbin et les chefs de la ligue arriveraient à Rome avec des troupes exercées, en prenant la voie flaminienne et laissant la route de Viterbe, par laquelle étaient venus les ennemis; mais la rapidité des mouvemens du général impérial déconcerta toutes ses espérances. Dans cette anxiété, le Saint-Père convoqua les habitans de la ville, aux-quels il rappela que, dans l'extrémité où était réduite leur patrie, ils devaient tous prendre les armes pour la défendre, que les plus riches devaient prêter de l'argent pour payer les soldats. Ceux-là ne parurent

pas très sensibles à cette exhortation, et personne ne répondit, si ce n'est Domenico de Massimi, le plus riche d'entre eux, qui offrit ironiquement de prêter cent écus. Il porta plus tard la peine de cette avarice et de cette raillerie déplacée; ses filles devinrent la proie des soldats, lui et ses fils furent faits prisonniers; au milieu des insultes et des coups, il ne parvint à racheter sa liberté que moyennant une très forte rançon. Clément VII ordonna aux officiers de visiter les fortifications, d'en élever de nouvelles et de réparer les anciennes, de dresser des batteries, de veiller à une répartition réglée des vivres et munitions, de garnir de troupes les endroits faibles ou à découvert, de garder de distance en distance des réserves toujours prêtes à voler au secours des quartiers de la ville menacés. Il ordonna en outre de préparer des projectiles, de la poix brûlante, des fusées et autres pièces d'artifice, et prescrivit plusieurs mesures de précaution concernant la défense des remparts. Il ne négligeait pas non plus de relever le courage de ses défenseurs, en leur exposant l'état de détresse où était plongée l'armée qui venait les attaquer, et qui manquait d'argent, de vivres, et d'artillerie. Hors d'état de forcer le plus petit château, comment pourrait-elle penser à prendre Rome, si Rome était défendue? Une fois la première attaque repoussée, la faim et la peur de l'arrivée des alliés feraient le reste; ils se retireraient et se débanderaient promptement. Ne voyez-vous pas, disait-il, que les troupes ennemies, composées pour la plupart de luthériens, ont été amenées tout exprès par un admi-

rable effet de la Providence divine, sous les murs de cette ville, le siège principal de sa sainte religion, pour y recevoir un châtiment éclatant et donner à toute la Chrétienté un avertissement salutaire? Il accompagna ces paroles, suivant l' usage des Pontifes en pareil cas animés du desir de dédommager efficacement leurs champions, de la promesse des grâces de l'Église; ceux d'entre eux qui combattant vaillamment pour la cause de la foi, succomberaient en la défendant, recevraient ses bénédictions spirituelles, seraient assurés de la pleine et entière rémission de leurs péchés, et en outre leurs héritiers jouiraient des bénéfices ecclésiastiques.

Le Souverain Pontife connaissait parfaitement la trempe de ses troupes; il n' ignorait pas quelle était l' inhabileté des officiers, l' inexpérience et la lâcheté des soldats. Il savait fort bien que, dans ces momens de trouble, les uns et les autres montreraient plus de dispositions à abandonner Rome, qu' à la défendre; mais lui-même excité par ses conseillers, honorés du vain nom de Sages, il cherchait à donner du courage aux autres. Certes s' il avait pu se porter sous les remparts, examiner les fortifications, l' artillerie et les autres choses nécessaires à la défense, tout se serait trouvé dans un meilleur état. Mais l'obligation où il se croyait de soutenir le rang et la dignité de vicaire de J. C. sur la terre, l' obligeait à s' en rapporter aux yeux et au jugement de ses Ministres.

Les habitans et les troupes étrangères ayant, peu de jours auparavant, compté parmi eux 3000 hom-

mes en état de combattre, ne doutaient pas, avant de voir le danger de près, que rien ne les pourrait soumettre, et suivant l'exagération accoutumée du peuple dans les circonstances critiques, ils se prétendaient invincibles, d'autant plus que Renzo da Ceri affirmait, avec plus d'assurance qu'aucun autre Officier du Pape, que les ennemis ne pourraient résister, ni même se maintenir deux jours sous les murs de la place, à cause de leur extrême pénurie; que le jour suivant, les troupes alliées entreraient dans la ville, et que par conséquent le peuple devait être sans inquiétude sur l'issue des évènemens. De tels discours faisaient regarder la victoire comme certaine, et les courtisans du Saint-Père partageaient, comme les autres, cette conviction. Ils ne voulurent pas permettre au Pontife de se retirer, ni même aux marchands florentins ou étrangers, d'embarquer, avec leurs femmes, leurs effets les plus précieux sur des galiotes et des bateaux tout préparés à cet effet; bien plus, ils firent tout-à-coup fermer les portes de la ville, et affirmaient que toute frayeur, dans la circonstance présente, était non seulement chimérique, mais déplacée. Ce même capitaine Renzo poussait sa présomptueuse confiance et son déplorable aveuglement au point de ne pas permettre que, pour sauver Rome, on coupât les ponts du Tibre, au cas où le faubourg et le quartier de Transtévère ne pussent pas se défendre. Il prétendait qu'il était inopportun d'employer des moyens qui intimideraient les défenseurs de la ville, tandis qu'ils ranimeraient le courage des ennemis: car, lorsque ceux-ci verraient tout le monde

fuir et rompre les communications, ils redoubleraient d'audace et d'obstination. Après de tels propos, on ne pouvait douter que le peuple romain n'attendît fort tranquillement l'issue de l'attaque.

Je ne puis passer sous silence plusieurs évènemens qui, avant l'arrivée de Bourbon, annonçaient à Rome les malheurs dont elle était menacée. Long-temps avant l'approche de son armée, un habitant de Sienne, de la plus basse condition, d'âge mûr, le corps décharné, couvert de poils roux et presque nu, appelé Brandano, excité, à ce qu'il semblait au moins, par des sentimens de dévotion, avait plusieurs fois prédit au peuple romain la destruction des Prêtres et de la Cour de Rome, ainsi que le renouvellement de l'Église. Bien souvent il avait crié dans les rues, d'une voix lamentable et effrayante, que le temps de faire pénitence était venu, que le fléau de Dieu était tout près; sans même ménager le Pape, il lui avait maintefois adressé des propos injurieux, et lui avait déclaré, de la part du Tout-puissant, que la ville et lui touchaient à leur perte. Ses sinistres prédictions l'avaient fait mettre en prison, à une époque où leur accomplissement acquérait de la vraisemblance. Depuis qu'il était enfermé il parlait, avec bien plus d'opiniâtreté et de force, de l'approche du fléau et de la ruine de Rome. Ceux qui entendaient ou qui se rappelaient ses prophéties, y ajoutaient maintenant, comme c'est l'usage, une foi entière.

Deux autres phénomènes particuliers étaient peut-être des présages funestes pour Rome: une mule mit

bas dans le palais de la chancellerie, et peu de jours auparavant une grande partie du mur qui unit le palais du Pape au château Saint-Ange, s'écroula tout-à coup. Je rappelerais bien d'autres signes remarquables, si je n'étais retenu par l'incrédulité de ceux qui n'en veulent tenir aucun compte; cependant les histoires anciennes et modernes sont remplies de faits semblables, précurseurs des évènemens funestes et de la ruine des cités. On lit qu'à leur apparition, les Gentils, cherchaient à apaiser par des sacrifices et des cérémonies religieuses, la justice de l'Être-Supréme, dont la bonté et la clémence semblent vouloir effrayer les Mortels, avant l'instant où se déployera sa sévérité. Ces terreurs salutaires devraient au moins faire rentrer en eux les pécheurs et opérer leur conversion, avant que le châtiment ne vînt fondre sur eux.



Sac de Rome

DEUXIÈME PARTIE.

L'aube du 6 Mai, qui commença un jour de deuil et de larmes pour tant de monde, trouva l'armée impériale déjà rangée en bataille. Le Duc Charles, que l'on reconnaissait à son vêtement blanc, parcourait à cheval les rangs de ses soldats, qu'il excitait à se bien battre; s'adressant tour à tour aux Espagnols, aux Allemands et aux Milanais, il leur rappelait qu' il était nécessaire de déployer en cette occasion la même ardeur, la même intrépidité qu' ils avaient montrées dans d' autres circonstances, qu' aujourd' hui il y allait non seulement de leur réputation, mais encore de leur vie; qu' il ne leur restait d' autre ressource que celle de vaincre; que derrière eux étaient les troupes de la ligue et qu' au lieu de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis, ils devaient se donner la mort, s' il n'y avait aucun moyen d' échapper. Il leur renouvelait ensuite les promesses qu' il leur avait faites tant de fois, leur assurant qu' outre leur portion de butin, ils auraient des seigneuries, de riches châteaux et des villes.

Il rappelait aux luthériens venus avec Franensberg, la faim insupportable, le manque absolu d'argent et les privations de toute espece qu'ils avaient été obligés d'endurer dans l'unique dessein de s'emparer de Rome, dont leur courage leur aurait bientôt ouvert les portes et où ils entreraient avec leurs femmes et leurs enfans; qu'alors ils pourraient jouir tout à leur aise des incroyables richesses de tant de Seigneurs, Princes, Evêques et Cardinaux. Partout où il voyait un groupe considérable de soldats, il les abordait pour les encourager à commencer l'assaut.

Déjà le corps espagnol, emporté par sa valeur accoutumée, avait entamé plusieurs quartiers de la ville; du côté de la rue Julienne une division de la garde suisse du Pape avait vaillamment repoussé les efforts des assaillans, extrêmement maltraités par le feu d'une batterie, qui du sommet d'une colline les prenait en flanc; deux drapeaux espagnols plantés au haut des murs furent enlevés et les porte-enseignes précipités dans le fossé.

Un détachement d'ennemis cherchait à se glisser sans bruit dans le quartier Saint-Esprit, au-dessus du jardin du Cardinal Ermellino, où les murs sont moins élevés. En cet endroit la ligne du mur qui entoure la ville, est interrompue par une petite maison, dont on ne pouvait apercevoir le peu de solidité qu'en y donnant une attention particulière. Une meurtrière plus grande qu'on ne les fait ordinairement servait de fenêtre; les fondations du mur étaient à fleur de sol; au dehors on avait masqué avec de la terre et du lut

un soupirail garni au dedans de barreaux de bois très rapprochés et qui laissaient seulement passer un peu de jour à la cave qu'il éclairait. Ceux qui n'avaient pas connaissance de cette ouverture, ne pouvaient la découvrir, cachée et recouverte comme elle était. On ne peut nier cependant que de la part du capitaine Renzo da Ceri et des autres officiers chargés de surveiller les fortifications, ce ne fût une négligence impardonnable de laisser subsister les choses en cet état. Pour sentir quelle faute ils avaient commise, il n'était pas nécessaire d'être versé dans l'art des fortifications, ni même d'avoir grande expérience; il suffisait d'avoir des yeux et du bon sens. Les capitaines romains auraient dû visiter et examiner cette maison, avec le plus grand soin, au dehors et au dedans, afin d'en remarquer les inconvéniens et mettre cet endroit à l'abri d'un coup de main. Peut-être avait-on prévenu les soldats espagnols de la faiblesse de ce poste, car dès le commencement de l'action, ils se dirigèrent de ce côté et essayèrent par-là de pénétrer dans l'intérieur.

Du fond des marécages s'élevait un brouillard épais qui, dès la pointe du jour, enveloppa les environs et finit par intercepter tellement la lumière, qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. L'artillerie du château Saint-Ange, non plus que celle des autres batteries, ne pouvait faire aucun mal aux ennemis, et tirait au hasard; car dans une telle obscurité, on était obligé de s'en rapporter à ses oreilles plutôt qu'à ses yeux et de diriger les coups sur les endroits d'où partait le bruit, au risque de blesser les siens.

Tandis que les Impériaux combattaient hardiment et s'efforçaient de sauter dans la ville, le bouillant Bourbon, à la tête des plus intrépides assaillans, tenait de la main gauche une échelle appuyée contre le mur, et de la droite faisait signe à ses soldats de monter pour suivre leurs camarades; en ce moment il reçut un balle d'arquebuse dans le flanc, qui le traversa de part en part; il tomba à terre, mortellement frappé. On rapporte qu'avant d'expirer, il prononça ces mots: « Officiers et soldats, cachez ma mort à l'en« nemi et marchez toujours en avant; la victoire est « à vous, mon trépas ne peut vous la ravir. »

Ainsi périt Bourbon, suivant les uns; selon d'autres, sa mort aurait été accompagnée de quelques particularités différentes; tous s'accordent cependant à dire qu'elle eut lieu sous les murs de Rome, Dieu ayant voulu que sa peine suivît de près son délit, et qu'un homme de ce rang, traître et impie, ne pût repaître ses yeux du spectacle de la ville sainte, saccagée et ruinée par ses sacrilèges soldats. C'était du reste un excellent général, distingué par sa libéralité et sa bravoure; s'il eût été bon Chrétien au lieu d'être Réformé (1), s'il eût servi loyalement son Roi au lieu de manquer à la foi qu'il lui avait jurée, on ne ferait pas difficulté de le compter parmi les plus célèbres Capitaines des temps modernes.

Le bruit d'un accident si fâcheux étant parvenu à la connaissance des chefs de l'armée, refroidit un

(1) Le lecteur est prié de se rappeler que J. Bonaparte écrivait au seizième siècle.



Tandis que les Impériaux combattaient hardiment et s'efforçaient de sauter dans la ville, le bouillant Bourbon, à la tête des plus intrépides assaillans, tenait de la main gauche une échelle appuyée contre le mur, et de la droite faisait signe à ses soldats de monter pour suivre leurs camarades; en ce moment il reçut un balle d'arquebuse dans le flanc, qui le tra- [illegible] mortellement [illegible]

[illegible] Capitaines des temps modernes.

Le bruit d'un accident si fâcheux étant parvenu à la connaissance des chefs de l'armée, refroidit un

(1) Le lecteur est prié de se rappeler que J. Bonaparte écrivait au seizième siècle.






C. Muller del



moment leur ardeur. Ils sentaient quelle perte irréparable ils venaient de faire, et comprenaient qu'elle pouvait compromettre le succès de leur attaque: cependant ils réfléchirent que, lancés dans une entreprise aussi désespérée, ils n'étaient plus maîtres de s'arréter et qu'ils n'avaient plus de salut à espérer que dans la victoire; aussi après avoir tenu conseil ensemble, ils convinrent qu'il fallait redoubler d'efforts et de vigueur, afin d'arracher, à force d'audace, des mains de la fortune, le prix qu'elle n'accorde qu'à la persévérance et à l'intrépidité. Ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur et assaillirent les défenseurs de la ville avec plus d'impétuosité que la première fois. Le brouillard qui les cachait, ne s'était point encore dissipé et continuait à les protéger contre nos coups, en sorte que, malgré la défense la plus opiniâtre, les soldats du Pape ne pouvaient les faire reculer d'un pas, ni obtenir sur eux le plus léger avantage. Néanmoins les nôtres ne négligeaient rien pour les écarter; tour-à-tour ils lançaient sur eux d'énormes blocs de pierre, des torches enflammées, de la poix bouillante; ils faisaient pleuvoir une gréle de boulets, de mitraille et de balles de mousquet sur les points d'où s'élevaient leurs cris de rage. L'acharnement était extrême de part et d'autre, et se soutint au moins une heure sans le moindre relâche; les Impériaux commençaient pourtant à avoir le dessus: ils étaient supérieurs en nombre et pouvaient sans-cesse se relever. Quand une ligne d'arquebusiers avait fait plusieurs décharges, elle se retirait, et sur le champ était remplacée par des troupes

fraîches. Les assiégés ne purent voir le nombre de leurs ennemis se soutenir continuellement, ainsi que leur audace, sans éprouver du découragement. Ils leur avaient cependant enlevé plusieurs bannières, les avaient à diverses reprises repoussés des murs, mais la fureur toujours croissante de leurs adversaires les intimidait peu à peu et les faisait douter du succès de leurs efforts.

Le détachement d'Espagnols qui s'était porté vers le jardin du Cardinal Ermellino, avait réussi, soit par la meurtrière élargie à coups de boulets et de piques, soit par la fenêtre de la cave, à s'introduire dans la ville, à peu près à treize heures (9 heures 20 m.) du matin, sans que les habitans s'en doutassent; il fut suivi d'une partie de l'armée. Comme le mur qui va de la porte Torrione jusqu'au quartier Saint-Esprit est plus bas que partout ailleurs, qu'il était en outre mal gardé et faiblement défendu, beaucoup de personnes se sont persuadés que les ennemis avaient pénétré par là dans Rome. Si l'on considère cependant que les premiers qui entrèrent étaient en fort petit nombre, que le seul point endommagé de l'enceinte se trouvait du côté de la petite maison, dont l'ouverture inférieure était agrandie et avait fortement souffert, je ne doute pas qu'on ne se range de l'avis de la plupart des habitans qui ont toujours pensé que l'ennemi se fraya un passage par cette fenêtre. Voilà du moins mon opinion; je ne m'oppose point du reste à ce que chacun s'en tienne à celle qui lui paraitra la plus probable.

Ce fut Renzo qui le premier vit entrer les Espagnols, et on prétend qu'aussitôt il s'écria: « Voici

l'ennemi, sauve qui peut ». S'il prononça réellement ces paroles, il faut convenir qu'elles étaient souverainement déplacées dans sa bouche. Son devoir comme officier, était de rallier son monde autour de lui, de tenir tête aux assiégeans, de fondre sur eux avec impétuosité et de les chasser hors des murs, s'il était possible, ainsi que l'ont fait avec succès bien d'autres capitaines dans des circonstances critiques. Après avoir donné le signal de la fuite, ainsi que me l'ont affirmé plusieurs personnes qui se trouvaient présentes à l'action, il se retira précipitamment du côté du Pont-sixte, suivi de quelques fantassins et de la populace, confondus pêle-mêle, ainsi que c'est l'habitude dans les déroutes. Les soldats ayant entendu dire que Renzo fuyait, abandonnèrent leur poste sur le champ. Tout à coup un soldat ennemi s'écria: « Vive l'Espagne, « tuez, tuez devant vous ». Le tumulte fut à son comble. Ce n'est qu'à grand' peine et après des détours sans fin que le capitaine Renzo, mêlé avec les fuyards, put arriver au château Saint-Auge.

Le Pape Clément, avait entendu les cris des soldats; il se sauvait précipitamment par un long corridor pratiqué dans un mur double et se laissait emporter de son palais au château Saint-Ange. Il pleurait et se lamentait d'avoir été trahi par tout le monde, et tout le long de la route, il pouvait voir de ses fenêtres, ses malheureux soldats en complète déroute, poursuivis par des ennemis furieux, qui les déchiraient à coups de hallebardes. Le Pontife à son entrée au château, ne trouva ni vivres, ni munitions; sur le champ il se fit

apporter des maisons voisines ce qu'on put se procurer au milieu d'une telle confusion.

Tandis qu'on faisait en grande hâte des approvisionnemens, l'entrée était embarrassée d'une telle foule de prélats, de marchands, de gentils-hommes et de dames, qu'il devenait impossible de les recevoir; à la fin on réussit à baisser la herse, mais avec peine, parcequ'on n'avait pas eu soin d'en examiner l'état et de la débarrasser de la rouille. Plus de 3000 personnes étaient encombrées dans l'intérieur; un grand nombre de personnages distingués s'y trouvaient, entre autres tous les Cardinaux, à l'exception de quatre qui crurent, parcequ'ils étaient chefs du parti Gibelin, pouvoir rester avec sûreté dans leurs palais. Le Cardinal de Pucci reçut, avant d'arriver au château Saint-Ange, divers coups à la tête et aux épaules, et y fut introduit par des domestiques, à travers la fenêtre, presque à moitié mort. Le Cardinal Ermellino, comme beaucoup d'autres gentils-hommes, se fit hisser dans un panier jusque sur les murs du château.

On s'était attendu à tout autre dénoûment. Les marchands de Florence, les prélats et autres habitans couraient çà et là pour chercher une retraite. On ne pouvait plus sortir de Rome, parceque les portes étaient fermées. Quelques uns se retirèrent dans les maisons des Colonna, d'autres dans celles des Espagnols, des Flamands et des Allemands, établis à Rome, d'autres encore dans les palais des quatre Cardinaux Gibelins.

Une observation pénible à faire, c'est que nul de ces capitaines et soldats, dévoués au service de l'Église,

n'essaya, dans ce grand désastre, de couper les ponts, et ne se mit en mesure de défendre les murs du quartier Transtévère; aucun ne prit son parti de mourir les armes à la main, plutôt que de se livrer lâchement au pouvoir d'un implacable vainqueur. Tous se sauvèrent, augmentant par le désordre de leur retraite, la terreur des classes inférieures et donnant à leurs adversaires la certitude d'une complète victoire. Si tous les commandans s'étaient entendus et concertés pour défendre la vie et les biens de leurs concitoyens, leurs efforts auraient été couronnés d'un plein succès; il fallait se décider à mettre le feu au bois et aux fascines qui couvraient le pont, ainsi qu'autrefois le firent les anciens Romains, quand Horatius Coclès eut pris l'héroïque résolution de soutenir seul le choc de l'ennemi. Les Impériaux eussent été, par la destruction du pont, dans le même embarras où ils se trouvaient avant leur entrée à Rome: leur situation eut été encore plus désavantageuse sous le feu continuel et bien dirigé des batteries du château Saint-Ange. D'ailleurs peu de temps après l'entrée de l'ennemi, plusieurs cavaliers et fantassins des bandes noires, qui auraient pu si facilement entrer dans Rome par la porte du peuple et s'opposer vigoureusement aux progrès des Impériaux, arrivèrent à Monte-Rotondo. Si les soldats romains n'eussent trop tôt renoncé à défendre la ville, ils auraient profité de ce renfort pour aggraver la mauvaise position des assaillans et ranimer le zèle refroidi de leurs alliés; par ce moyen, ils auraient maintenu la liberté du Pontife.

Lorsque les Espagnols virent Renzo et ceux qui se défendaient derrière les murs ou les retranchemens, prendre lâchement la fuite, ils appelèrent à grands cris leurs camarades du dehors; ceux-ci accoururent promptement et poursuivant ensemble leurs succès, ils ne songèrent plus qu'à tuer tout ce qui se trouvait sur leur passage. De temps en temps ceux de nos soldats qui ne lâchaient pas pied comme les autres et voulaient faire face à l'ennemi, se voyant accablés par le nombre et ne trouvant aucun moyen d'échapper, se glissaient adroitement dans les rangs des vainqueurs et tournaient leurs armes contre les habitans, naguères leurs amis. D'un autre côté, les soldats allemands ayant passé les tranchées élevées çà et là, taillèrent en pièces la populace, qui se hâtait de jeter ses armes pour demander quartier. Aucun des soldats romains surpris par les vainqueurs, ne put se dérober à leur colère; vainement se retiraient-ils désarmés dans les Églises, dans les Sacristies; vainement embrassaient-ils les autels; dans ces lieux que les plus cruels des hommes, le Goth Totila et le Vandale Genseric avaient respectés, ils étaient massacrés sans miséricorde. Ainsi les Impériaux s'emparèrent en fort peu de temps, et presque sans perte, des faubourgs de Rome.

Presque toute l'armée y était entrée par la porte Saint Pancrace, brisée et fracassée des chocs furieux qu'elle avait soutenus, et par les retranchemens qu'elle avait enlevés; ensuite elle se restaura avec les vivres rassemblés dans cet endroit. Les chefs assuraient qu'à cause de la mort de Bourbon et pour d'autres raisons

encore, ils avaient l'intention de traiter avec le Pape. Sa Sainteté les crut sincères. L'Ambassadeur de Portugal fut député vers les capitaines espagnols pour s'entendre avec eux. Ceux-ci le reçurent avec de nouvelles protestations de leur desir de s'arranger. A la vérité, ils étaient déjà maitres d'une partie de la ville, mais ils ignoraient encore s'ils pourraient passer le Tibre. Ils feignaient habilement de pencher pour la paix, et après avoir prolongé ce jeu quelque temps, ils tinrent conseil avec les chefs allemands. Au sortir de la délibération, ils déclarèrent qu'il était inutile de négocier, qu'ils ne souffraient plus de retard, que peu leur importait d'être fatigués, qu'ils voulaient s'emparer du reste de la ville. Ils avaient eu le temps de se mettre au courant des moyens de défense des habitans, et de s'assurer qu'ils n'avaient guères de résistance à craindre de la part de cette multitude effrayée. Ils se dirigèrent donc au bruit des fanfares, des roulemens du tambour et d'autres instrumens militaires vers la grande porte d'entrée, où ils s'étaient fait précéder par mille arquebusiers qui devaient surprendre ceux qui, selon toute probabilité, seraient chargés du soin de la garder. Elle n'était pas défendue; le peu de monde à qui ce soin avait été confié, avait déserté le poste à l'approche de l'ennemi, saisi d'une telle frayeur, qu'il n'avait pas même songé à baisser la herse. Deux archers espagnols franchirent l'entrée, et s'élancèrent intrépidement dans la ville: ils furent accueillis par une grêle de balles et de boulets, aucun ne les atteignit; ils poursuivirent leur chemin, sans redouter la mort

qui les menaçait de toutes parts, et passèrent dans la place voisine, dont ils s'emparèrent sans difficulté à l'aide de leurs camarades qui les avaient suivis, puis sans perdre de temps, ils se portèrent, ainsi que le reste de l'armée, vers la porte Settimiana. Les Italiens sous les ordres de Louis de Gonzague, surnommé Rodomont pour sa vaillance et la terreur qu'il inspirait, franchirent le mur qui de la porte Saint-Pancrace va à la porte Settimiana et traverse la vigne du Janicule: ils en chassèrent les soldats du Pape avec beaucoup de facilité, et rejoignirent le gros de l'armée vers le Pont Sixte qu'ils traversèrent hardiment, mais sans rencontrer grande opposition. Ils massacrèrent tous les fuyards qu'ils purent atteindre, et firent leur entrée générale dans la ville au nombre de 40,000 hommes répartis entre plusieurs corps: 20,000 Allemands, 6,000 Espagnols, et le reste de troupes italiennes commandées par Fabricius Colonna et par le susdit Gonzague, d'anciens gens d'armes et des chevau-légers de toutes nations, sans chef commun, attirés sous le drapeau par l'espoir seul du butin. On remarquait parmi leurs officiers, Fernand Gonzague et Philibert d'Orange, flamand, qui, après la mort de Bourbon, avait été élu général en chef par les soldats.

Après avoir ravagé tous les faubourgs, et traversé le Pont Sixte, ils s'acheminèrent vers le château Saint-Ange, où ils avaient entendu dire que s'était retiré le Pape, dans l'espoir de s'emparer de sa personne et de celle des autres chefs de l'Église Romaine. Ils attaquèrent le château avec fureur: un colonel espagnol, à

la tête de son régiment, s'efforçait de faire sauter la porte, mais il subit la peine de sa témérité; il perdit la vie, ainsi qu'un grand nombre des siens; les autres découragés jugèrent que pour le moment on ne pouvait surmonter la difficulté des lieux, ils y placèrent de bonnes gardes et retournèrent consommer la perte du peuple romain. Ce peuple était glacé de frayeur; tous les hommes courageux qu'on aurait pu opposer avec succès à la fureur des barbares, avaient disparu; et il n'espérait plus rien du dehors; éperdu, il croyait toucher à sa dernière heure et se résignait d'avance aux traitemens que lui réservaient ces furieux; il enviait le sort de ceux qui, combattant vaillamment pour leur patrie, avaient eu le bonheur de mourir sous les murs de Rome. Un grand nombre d'habitans, comme détachés des biens de ce monde, s'estimaient heureux de pouvoir, au prix de toute leur fortune, désarmer la colère du vainqueur. En effet, l'horreur de leur destin devait répondre aux terreurs que s'était forgées leur imagination.

L'armée, renonçant au siège du fort, se divisa en plusieurs corps et se porta sur différens quartiers. Elle apercevait à son passage les pères et les mères de famille, placés au seuil des palais ou à l'entrée de leurs maisons, désolés de la perte de leurs enfans tués dans le combat, et consternés des malheurs qui menaçaient encore leur misérable cité. Ces infortunés, vêtus de leurs habits de deuil, offraient aux ennemis leurs maisons, leurs meubles, tous leurs biens, et fondant en larmes, demandaient d'une voix suppliante qu'on

leur fit grace de la vie. Ces prières touchantes ne pouvaient fléchir le cœur de ces féroces soldats; comme si le son des tambours et des trompettes les eût animés au carnage, ils se jetèrent, le fer à la main, sur ces malheureux, en firent un massacre horrible, et sans distinction d'âge, de sexe, ni de lieu, égorgèrent tout ce qui s'offrait à leur vue. Les étrangers ne furent pas plus épargnés que les romains, parceque les meurtriers tiraient indifféremment sur les uns ou les autres, sans autre motif que la soif du sang. Exaspérés par la mort de leur chef, ils se souillèrent de cruautés, dont l'histoire offre à peine d'autres exemples. Ne trouvant plus personne qui leur fit résistance, ils devinrent en peu de temps complétement maitres de cette antique et noble cité, où se trouvaient accumulés des trésors tels qu'il en fallait à l'armée la plus avide de pillage.

Les Espagnols se lassèrent les premiers du carnage, et sentirent renaitre en eux quelques sentimens d'humanité et de compassion pour les vaincus, leurs ennemis, mais chrétiens. Ils cessèrent de tuer ceux qui leur tombaient entre les mains et se contentèrent de les faire prisonniers. Lorsque les Allemands s'en aperçurent et virent que les régimens espagnols ne suivaient plus ce qu'ils appelaient les lois de la guerre, ils commencèrent à les soupçonner de trahison. Les officiers espagnols, pour les dissuader, leur firent observer que la ville était prise et abandonnée par ceux qui auraient dû la défendre; qu il n'y avait rien à craindre de leur part; que comme les habitans avaient enfoui ce qu'ils avaient de plus précieux, il fallait laisser la

vie à ceux qui pourraient aider à le découvrir. Les Allemands se rendirent à cette raison. De leur côté, ils se mirent à arrêter les passants ou les Romains qu'ils trouvaient sur le seuil de leurs portes et qui leur demandaient merci; ils les contraignaient à leur ouvrir leurs appartemens, d'où ils emportaient ensuite tout ce qui était à leur convenance.

Ils ne se bornèrent pas à ces vols; ils violaient indifféremment toutes les femmes qu'ils rencontraient. Leurs prisonniers étaient témoins de cet abus effréné de la victoire, mais qui aurait pu s'y opposer? Personne n'osait seulement élever la voix. Il était défendu de pleurer sur des calamités qui eussent attendri des cœurs de roche et touché des impies. Ces barbares n'avaient de considération ni pour l'élévation du rang, ni pour la noblesse du sang, ni pour les prières de la beauté, ni pour les larmes des mères: leurs cœurs étaient fermés à tout sentiment d'humanité. On voyait les filles se jeter dans les bras de leurs mères infortunées et celles-ci, les cheveux épars, saisir les soldats par la barbe, par les cheveux, pour les empêcher de consommer le crime. Efforts inutiles! Toutes ces supplications et cette résistance ne faisaient qu'irriter leur rage. Ils les déshonoraient l'une après l'autre et les tuaient ensuite, sous les yeux des pères ou des maris qu'ils retenaient garrottés. Ceux-ci glacés d'effroi à cet horrible spectacle, n'avaient plus de larmes a répandre, plus de voix pour se plaindre. Ils le contemplaient, d'un œil fixe, inanimés comme des statues; quelques mères ne pouvant soutenir cette vue, se cre-

vèrent les yeux avec les doigts: d'autres se retirèrent dans les caves souterraines où, personne n'osant leur porter du secours, elles périrent d'inanition.

Les maisons particulières n'étaient pas le seul théatre de ces scènes abominables; elles se passaient encore dans les temples saints, dans les chapelles consacrées à Dieu, où des dames et demoiselles de tout rang, jetant des cris perçans et fondant en larmes, s'étaient réfugiées, pleines d'espérance dans la protection divine. Maintenant aucune force humaine ne pouvait les mettre à l'abri du danger. Elles y furent découvertes par les hérétiques, aux quels se joignirent bientôt les italiens, et essuyèrent le même traitement que dans les habitations particulières.

Au milieu de la stupeur générale, on remarqua cependant quelques traits de fermeté romaine. Plusieurs pères, un poignard à la main, préférèrent immoler leurs malheureuses filles, plutôt que de les laisser tomber entre les mains du vainqueur; mais, on frémit de le dire, ils ne purent pas toujours par là les préserver de l'outrage.

Les couvens de Religieuses ne furent pas plus épargnés que les églises. Ces audacieux contempteurs des objets respectés par les fidèles, entrèrent comme des loups enragés dans une bergerie, et transformèrent ces retraites sacrées, en un lieu de débauches, où ils assouvissaient par les obscénités les plus révoltantes leur atroce brutalité. Ils mettaient le feu partout où manquait le butin, et partout où les habitans faisaient mine de se défendre.

On eût dit que cette ville magnifique, siège du chef visible de l'Église, si souvent le théatre des plus brillans triomphes, de la gloire la plus éclatante, était destinée depuis des siècles à devenir la proie de ces sauvages. Lorsqu' ils eurent un peu apaisé leur soif de sang, ils portèrent leur attention sur les immenses richesses des lieux saints. Les luthériens qui composaient en grânde partie cette armée, pouvaient ne se croire tenus à aucune espèce de ménagemens. A peine avaient-ils mis le pied dans une église, qu' ils portaient leurs mains ensanglantées sur les calices, images, croix, ou vases précieux qui frappaient leurs regards. S' ils trouvaient des reliques, ils les jetaient par terre d'un air de dédain. Combien n' en aurait-on pas perdu, si de pieux romains, témoins de cette profanation, n' eussent rassemblé avec soin ces vénérables restes, ne les eussent cachés et emportés, pour les rendre plus tard aux propriétaires! Ils détachaient des murs les images des Saints qui les ornaient, pour les salir, les déchirer, ou les brûler. Ils barbouillaient les peintures à fresque. Quelques uns d' entre eux allèrent dans les sacristies se revêtir des habits sacerdotaux, et, montant sur l'autel, ils officiaient, par dérision, comme des Ministres de la religion; seulement au lieu de prières, ils proféraient d' horribles blasphêmes.

Dans la rue on rencontrait à chaque instant des valets d' armée qui portaient des paquets de chasubles ou autres ornemens richement brodés, des chandeliers, des vases d' or et d' argent.

Ailleurs des scènes plus déplorables épouvantaient les regards. On voyait des Espagnols et des Allemands contraindre à coups de bâton, des prisonniers de tout âge et de tout rang, à regagner leurs demeures déjà pillées et ravagées de fond en comble. Ils les y enfermaient pour tacher d'en tirer encore de l'argent. Là on apercevait sur le pavé grand nombre d'habitans étendus sans vie, couverts de fange et de sang. Ils s'étaient fait tuer en voulant résister au vainqueur. Parmi eux on découvrait plusieurs blessés qui respiraient encore, mais qui, oubliés et négligés de tout le monde, étaient condamnés à périr, faute de secours.

Au milieu du désordre, on voyait souvent un homme, une femme ou un enfant, se précipiter du haut de leur maison dans la rue, préférant mourir mutilé sur le pavé, que de tomber au pouvoir de ces troupes féroces. Quelquefois c'étaient les soldats eux-mêmes qui les lançaient par la fenêtre. Si quelque malheureux parvenait à s'enfuir, il était aussitôt poursuivi, atteint et égorgé; spectacle d'horreur qu'on ne peut raconter sans tressaillir!

Les vainqueurs n'avaient pas plus d'égard à un parti qu'à l'autre et ne traitaient pas mieux leurs compatriotes, établis depuis longues années à Rome, que les courtisans et prélats romains. Ils n'épargnaient pas non plus les Ambassadeurs des Rois, et bien moins encore les Cardinaux qui se fiant trop à leur attachement connu pour le parti de l'Empereur, à leur rang et à leur popularité, avaient cru pouvoir rester

sans danger dans leurs palais et s'attendaient même à des distinctions. Ils y furent faits prisonniers avec tous ceux qui s'étaient rendus près d'eux, dans l'espoir d'y trouver un asile.

Je citerai ici un trait de cruauté, qui a un côté risible, et qui peut faire juger de la disposition de ces esprits transportés de fureur. Tandis que ces troupes diverses couraient çà et là, animées seulement du desir de voler, détruire et tuer, et pénétraient tantôt dans tel atelier, tantôt dans telle boutique, une dixaine d'Espagnols était entrée dans un magasin. Au milieu de différens paquets se trouva un sac énorme, rempli de liards, que ces forcenés, aveuglés par la cupidité, prirent pour un sac d'écus d'or. Dès qu'ils se furent communiqués entre eux leurs avis sur cette importante découverte, ils veillèrent à ce que personne ne pût pénétrer dans la maison, ni demander à entrer en partage; ils voulaient se réserver à eux seuls ce trésor précieux. Une compagnie d'Allemands passait dans le voisinage, et voyant que ceux qui étaient dans l'intérieur de cette maison ne voulaient pas même les laisser approcher de la porte, ils ne doutèrent pas un moment qu'il n'y eût là quelque riche butin, dont les Espagnols ne voulaient pas leur faire part. Afin de ne pas perdre de temps, parcequ'ils en sentaient tout le prix, ils dirigèrent des coups de fusil contre la maison, y jetèrent de la poudre et y mirent le feu, en disant qu'il n'était pas juste que des Allemands remportassent la victoire et que des Espagnols en recueillissent le fruit. Avant de s'en aller, ils laissèrent la

boutique enflammée; elle fut consumée avec un grand nombre de ceux qui étaient dedans; juste punition d'une insatiable cupidité!

Entre différens bijoux qu'avait sur ses vêtemens un prélat fait prisonnier par une compagnie d'allemands, il fallait compter un diamant précieux, qui pouvait valoir trois à quatre-cents écus environ. Un de ces soldats chercha à le lui tirer du doigt et perdait patience, lorsqu'un caporal de sa compagnie le voyant dans cet embarras, lui dit: « Je te le donnerai bien ». A l'instant il met la main sur un couteau affilé, coupe le doigt au prélat, et le tend à son camarade, qui en retire la bague, et le jete à la figure du Cardinal.

La crainte seule de l'approche de l'armée de la ligue commença à diminuer les meurtres et les assassinats. Les chefs donnèrent l'ordre de mettre un terme aux brigandages: Aussitôt ils cessèrent sur toutes les points, et les soldats allèrent se reposer et jouir tranquillement du fruit de leurs rapines.

Les Espagnols avaient laissé un poste très fort aux portes du château Saint-Ange, pour empêcher que le Pape et les Cardinaux ne pussent s'échapper furtivement la nuit avec les immenses richesses qu'ils avaient auprès d'eux. Pour avoir encore moins d'inquiétude sur leur fuite, quelques colonels eurent ordre de le bloquer étroitement: ceux-ci aussitôt tracèrent les tranchées, et firent creuser un très large fossé. Des criminels qu'ils tirèrent de prison, étaient employés à cet ouvrage; ils étaient surveillés par des soldats qui, pour les exciter au travail, leur appliquaient force coups. Les

tranchées terminées, le blocus fut établi d'une manière si rigoureuse et si cruelle, qu'un jour les soldats ayant rencontré une vieille qui portait des laitues destinées à la table du Pape, ils l'étranglèrent et la pendirent devant le château. Ils tuèrent aussi à coups d'arquebuse des enfans qui cueillaient des herbes pour les mettre dans un panier tiré du haut des bastions avec des cordes.

Plus leurs prisonniers étaient d'un rang élevé et respectable, plus les tourmens qu'ils avaient à endurer étaient raffinés et prolongés; les uns restaient plusieurs jours suspendus en l'air par les bras, les autres une corde au pied, étaient accrochés au-dessus de l'eau, avec menace de couper la corde, s'ils ne déclaraient où étaient leurs trésors; plusieurs furent accablés de coups; d'autres stigmatisés avec un fer ardent en diverses parties du corps; les barbares imaginèrent de leur enfoncer de fines échardes de bois sous les ongles des mains ou des pieds, de leur faire couler du plomb fondu dans la bouche, de leur arracher les dents, enfin de les mutiler de la manière la plus horrible.

Jérôme de Camerino, officier du Cardinal Cibo, avait été frappé par les Espagnols d'une taxe qu'il ne pouvait payer, et pour l'y contraindre, on lui infligeait les plus affreux supplices; au milieu des tortures, il parvint à s'approcher d'une fenêtre, et, saisissant le moment favorable, il se jeta à la renverse par la croisée et tomba sur le pavé, la tête la première; c'est ainsi que trompant à la fois la cruauté et l'avarice de ses persécuteurs, il leur échappa par la mort.

Un certain Jean Ansaldi, florentin, avait été soumis aux plus cruels tourmens, et, pour s'en délivrer, il s'était lui-même taxé à mille écus. Il les comptait, lorsque ces barbares lui demandent des ducats d'or; comme il n'en avait point à leur donner, ils recommencent à le faire souffrir: alors incapable de supporter davantage la violence de la douleur, il se jette comme un furieux sur son bourreau, lui arrache son poignard, le lui enfonce dans la poitrine, puis le tourne contre lui-même et se tue.

Les fantassins allemands promenaient dans les rues de la ville les prélats romains, couverts de tous les ornemens et insignes de leur dignité, pour les livrer à la risée du peuple. Une compagnie de luthériens, également dans le dessein de jeter du ridicule sur les cérémonies de l'Église romaine, porta le Cardinal Aracèle dans une bière, à travers les rues de Rome, en chantant l'office des morts; à la fin ils s'arrêtèrent devant une église, où, pour pousser plus loin le sarcasme, ils prononcèrent une espèce d'oraison funèbre dans laquelle, au lieu d'éloges, ils débitaient une foule d'obscénités révoltantes et de calomnies atroces. Puis ils le rapportèrent chez lui, et, suivant leur coutume, ils établirent sous ses yeux une orgie, se faisant servir ses vins les plus fins dans des calices d'or consacrés. On vit entrer encore dans plusieurs maisons ce même Cardinal, en croupe d'un cavalier allemand ou espagnol, qui le menait ainsi dans tous les quartiers, lié comme un vil criminel, afin d'emprunter les sommes dont il avait besoin pour racheter sa liberté.

Le Cardinal de Sienne, dévoué de tout temps ainsi que ses ancêtres, aux intérêts de l'Empereur, après avoir racheté des Espagnols la garantie de sa maison, tomba entre les mains des Allemands. Ceux-ci ravagèrent son palais, le battirent et l'emmenèrent en chemise dans le bourg où ils le retinrent prisonnier. Pour se tirer de là, il fut encore obligé de leur compter une rançon de cinq-mille écus. Le Cardinal della Minerva et les autres prélats, tant romains qu'espagnols et allemands, eurent à subir un sort pareil et furent traînés en procession par toute la ville pour amuser la populace.

La Marquise de Mantoue fut taxée pour son palais à cinquante-mille écus, qui furent payés par des marchands et autres personnes qui s'y étaient réfugiées: on a prétendu que son fils Don Fernando, officier de l'armée ennemie, avait retiré pour sa part dix-mille écus de cette somme.

Un de nos compatriotes, Bernard Bracci, avait été découvert et arrêté par quelques chevau-légers qui le conduisaient à la banque d'un certain marchand allemand Bartholomée, où il allait chercher une somme de sept-mille écus, qu'il avait dû consentir à payer afin d'échapper à la mort. En chemin, ils rencontrèrent sur le Pont Sixte, le Marquis della Motta, un des chefs de l'armée, qui leur demanda où et pourquoi ils emmenaient ce prisonnier; ils lui déclarèrent le motif de leur démarche et le prix de sa rançon. « Cette rançon est peu de chose, répondit-il, jetez-le de suite dans le Tibre, si pour mon compte il ne paye cinq-mille écus

de plus ». Aussitôt ils s'apprêtent à le faire et le chargent sur leurs épaules; mais pour éviter son supplice, il paya les cinq-mille écus, outre la somme déjà promise.

Les Espagnols respectaient les lieux saints et ne touchaient pas aux reliques, mais ils surpassaient les Allemands en cruauté et en perfidie. Une fois la fureur du premier choc passée, ceux-ci ne firent plus supporter à leurs prisonniers aucun mauvais traitement. Ils se contentaient de la somme d'argent qui leur avait été volontairement offerte et payée; un grand nombre montra même beaucoup d'égards pour des dames jeunes et belles, les traita avec douceur et humanité, et pour les mettre à l'abri de tout outrage, les fit retirer dans des lieux sûrs. Plusieurs prisonniers profitant des bonnes dispositions de ces soldats, leur offrirent, aussitôt qu'ils tombèrent entre leurs mains, des rançons très modiques proportionnément à leurs facultés pécuniaires, pour obtenir d'être relâchés; leurs propositions furent acceptées sans difficulté. Cette modération de la part de ces militaires ne doit point s'attribuer au riche butin qu'ils eurent à se partager entre peu de monde, ni à la pauvreté qui, les accablant en Allemagne, devait leur faire paraitre considérables des sommes d'argent assez minimes; elle provenait d'un plus grand fonds d'humanité et d'équité. Les Espagnols, au contraire, tout aussi pauvres et peut-être plus encore, ne montrèrent ni dans le premier moment de la victoire, ni après, autant de modération dans le pillage, et se conduisirent avec beaucoup moins de réserve envers leurs prisonniers.

Nous venons de voir ces ennemis avares ou cruels, assouvir impitoyablement leur rage sur toutes les choses divines et humaines; ils ne voulaient pas qu'il se trouvât à Rome un seul endroit qui ne ressentit l'effet de leur colère. Quelques palais cependant avaient échappé à leur fureur; il s'y était retiré beaucoup de monde (1), des hommes de loi, des marchands, que la bienveillance de quelques Seigneurs en droit de se faire respecter par la soldatesque, avait protégés contre la première impétuosité des vainqueurs. Cependant quand ceux-ci s'ennuyaient d'être oisifs, il se rassemblaient au son du fifre, du tambour et des trompettes, en ordre de bataille, et formaient leurs rangs comme pour recommencer le siège de la ville. Ils attaquaient alors ces palais en furieux, ne s'inquiétaient ni des défenses qui leur étaient faites, ni des recommandations ou ordres que leurs supérieurs leur adressaient, et tiraient même sur leurs camarades, qui du dedans défendaient ces habitations. S'ils étaient repoussés, comme cela arrivait souvent, ils se vengeaient en y mettant le feu: ensuite ils les pillaient, à moins qu'on ne leur fit des propositions acceptables, c'est-à-dire qu'on payât des rançons énormes. Quelques uns de ceux qui avaient traité avec les Espagnols, furent ensuite pressurés et rançonnés par les Allemands ou virent leurs maisons incendiées par eux.

(1) Voir à la fin du SAC DE ROME un contrat notarié pour la rançon d'un de ces palais.

Ils firent un butin si considérable, que les croix, les figures et autres objets d'argent, les sculptures, les tableaux précieux dont ils s'emparèrent, n'étaient pas estimés par eux au quart de leur valeur; et ce qu'ils prisaient par dessus tout, c'étaient les joailleries et l'or pur, qui tiennent peu de place: quand ils revendaient ces objets, ils ne se faisaient payer que l'or, et ne demandaient rien pour les pierres fines qui y étaient enchâssées avec un art infini, et dont la valeur cependant était bien supérieure à celle du métal. Combien de statues de marbre et de bronze, sculptées avec un talent remarquable, combien de médailles d'Empereurs, de Rois et de Papes, conservées depuis des siècles, rassemblées à force de soins, remontant à la plus haute antiquité et d'un travail exquis, devinrent en un moment la proie de ces barbares! A ne parler que des effets pris et emportés, on évalue la perte à la somme de deux millions d'or, et le montant des rançons imposées arrive au même capital.

Ces Allemands, venus à la suite de George Franensberg dans un état de dénûment complet, les pieds sans chaussure, les habits en lambeaux et le corps exténué par la faim, on les vit tout-à-coup superbement parés, revêtus de beaux habits de brocard, de draps d'or ou de soie, chargés des plus riches colliers et de magnifiques bracelets, la poitrine couverte de bijoux de la plus rare beauté. Ces nouveaux Seigneurs se promenaient insolemment par les rues de la ville sur des mules appartenant aux prélats et s'amusaient

à contrefaire le Pape et les Cardinaux. Ils avaient à côté d'eux leurs femmes ou leurs concubines en robes brodées, chargées également de joyaux précieux et de colliers, enlevés aux ostensoirs ou aux mitres, chasubles et autres ornemens du Pape: à leur suite venait un long cortège de laquais et de pages en belle livrée.

Les somptueuses habitations des Cardinaux, les églises les plus majestueuses, ainsi que la chapelle du Pape, avaient été transformées en écuries; on n'y entendait plus, comme au temps de la paix, les concerts des hymnes religieux; au lieu des psaumes et saints cantiques, ils retentissaient aujourd'hui des juremens, ou des obscénités des palfreniers qui pansaient leurs chevaux. Les crucifix étaient criblés de balles, les images à moitié brulées trainaient à terre dans la litière, pêle-mêle avec les reliques des Saints.

Cette domination cruelle du vainqueur dura, non des jours, ni des semaines, mais des mois entiers, et comme si elle n'eût pas suffi pour châtier les coupables habitans de Rome, Dieu y joignit un autre fléau. Ces troupes étrangères étaient frappées d'un tel aveuglement et poussées par une si folle méchanceté, que sans-cesse elles se permettaient des voies de fait et de mauvais traitemens envers ceux qui amenaient des vivres au marché; bientôt personne n'osa y retourner et la ville cessa d'être approvisionnée. Les soldats ne savaient plus où trouver de quoi subsister; les magasins de vivres à Rome, aussi bien que dans la campagne, étaient épuisés. Après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chiens, les chats, et jusqu'aux rats des

maisons, le bas peuple vivait de racines, d'herbes, de chétifs alimens à peine suffisans pour l'aider à se soutenir. Aussi les gens de cette classe ne ressemblaient plus à des hommes, mais à des fantômes, à des squelettes vivans. La faim qui les dévorait fit bientôt naitre parmi eux la mortalité, et celle-ci, la peste. Il n'y avait plus de rue à Rome qui ne fût encombrée de pestiférés morts ou mourans, et de malades qui invoquaient à grands cris le trépas pour mettre un terme à leurs souffrances. Bientôt la contagion passa du peuple aux soldats; elle s'avançait de rue en rue, de maison en maison. La rapidité de sa marche ressemblait à ces feux d'artifice en usage dans les fêtes publiques, qu'une étincelle, tombée sur la poudre, suffit pour enflammer, et dont toutes les pièces s'embrâsent successivement.

Au milieu de ces cris et de ces pleurs, de ces incendies, de ces continuelles dévastations de la mort, je n'essayerai pas de décrire la situation du Pontife. Il était assez humilié par la comparaison de sa grandeur passée avec son abaissement présent; que de fois il tournait ses yeux pleins de larmes vers le Ciel! Il se frappait la poitrine, en s'écriant: *Deus meus in te speravi, salvum me fac ex omnibus persequentibus me et libera me.*

Long-temps après la prise et le pillage de la ville, Pompée Colonna y arriva, et parut se réjouir beaucoup de la fâcheuse extrémité à laquelle avait été réduit le Pape. Cependant quand il vit partout la destruction et la mort, qu'il entendit de toutes parts des pleurs

et des gémissemens, et qu'il rencontra dans chaque rue des enfans, des dames, des prélats et les plus nobles citoyens implorant la compassion et demandant des secours, il fut à son tour affecté des plus pénibles sentimens. A la vue de toutes les misères de la ville et de la campagne, il ne put retenir ses larmes, et sa douleur fut d'autant plus vive, qu'il avait à se reprocher la ruine de sa patrie, sans avoir réussi à renverser la puissance de son ennemi alors en sureté dans le château Saint-Ange. Il ne pouvait se dissimuler que lui, instigateur de l'invasion ennemie, aurait plutôt mérité que tous les maux, dont elle avait été suivie, fussent venus fondre sur sa personne que sur les infortunés Romains qui en avaient été accablés; il était généreux et compâtissant, et sur le champ il ouvrit sa maison aux malheureux habitans. Il avait beaucoup d' influence sur les officiers et soldats de l'armée; il s'en servit pour protéger l'honneur des femmes, pour empêcher les vexations essuyées par les citoyens, pour diminuer les rançons exigées des prisonniers. Il mit tant de bonne volonté, de zèle et d'humanité à rendre ces services, que dans peu de temps tous les appartemens de son palais, depuis la cave jusqu'au toit, furent remplis de pauvres femmes et de nobles dames, arrachées des mains du soldat, à qui leur rançon avait été payée par elles ou par lui-même. Il donna également asile aux Cardinaux qui, après avoir été bafoués et maltraités par les militaires, dûrent leur délivrance à sa protection. Il aplanissait les difficultés entre les soldats et les prisonniers en puisant dans sa bourse, et il volait au

secours de tout ceux dont il savait la vie en danger; on peut même dire qu'aucun malheureux n'implora en vain son appui. Il oubliait haines et ressentimens, et donna assistance à d'anciens ennemis, avec qui il était brouillé par des raisons politiques ou de plus puissans motifs. Une dame et sa fille, de la noble famille de Santa-Croce, lui dûrent leur rachat des mains de l'ennemi. Il ne succomba au desir de la vengeance que dans une seule circonstance, lorsqu'il ordonna de brûler la vigne du Pape au pied du Mont Marius près du Ponte-Molle. Clément VII voyant le feu du haut du château, se tourna vers les Cardinaux et leur dit: « Pompée me paye une dette; j'ai fait brûler ses châteaux dans la campagne de Rome, il cherche à me rendre la pareille ». Ce spectacle lui faisait de la peine, cependant il ne rejetait pas le tort sur le Cardinal.

La vie qu'il menait au fort Saint-Ange, était toujours excessivement pénible: elle le devint bien davantage, lorsqu'il vit toucher à leur fin les seuls vivres qui restassent et dont assurément la nécessité seule, et non l'attrait, lui ordonnait de se nourrir; malgré leur répugnance, lui et les Cardinaux étaient condamnés à manger de la chair d'âne. Dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, faute de provisions, il proposa de se rendre aux conditions suivantes:

Il souscrirait d'avance aux volontés manifestées par l'Empereur, qu'il se plaisait à supposer bénignes et équitables, dignes en tout d'un fils de l'Église: il payerait la solde arriérée des troupes impériales, et on lui rendrait la liberté et ses états. Sur-le-champ,

il fit fondre les vases consacrés d'or et d'argent, qu'il avait emportés, et en fit battre monnaie; par ce moyen il réalisa trois-cent-mille écus, qui ne suffirent pas pour contenter les officiers supérieurs, et à plus forte raison, les soldats.

La position du Pontife, étroitement bloqué dans son fort, devenait donc de plus en plus critique; pour comble de maux, la peste se mit parmi ses gens. Sur les instances de quelques Cardinaux, ses amis, Pompée se décida à lui faire une visite. Le Pape dit aux Cardinaux qu'il n'attendait plus aucun secours du dehors, qu'il n'y avait de salut que dans la lance d'Achille: il désignait par là Pompée qui, ayant attiré sur sa patrie ce déluge de maux, était plus propre que tout autre à trouver les moyens convenables pour s'en délivrer. Lorsque ce dernier arriva dans le château, le Saint-Père lui fit un fort bon accueil; probablement aussi sans arrière-pensée. Ils se mirent alors à pleurer tous deux sur les désastres qui désolaient leur patrie, sur l'avilissement où était tombée la dignité sacerdotale et surtout sur leur folie respective qui, remplissant leurs âmes d'une fureur indigne de gens revêtus d'un caractère sacré, avait attiré l'étranger dans le cœur du pays et fini par renverser les établissemens consacrés à Dieu. Ils convinrent ensuite des moyens de mettre Clément VII en liberté: Pompée ayant promis d'employer son crédit auprès des Ministres impériaux pour obtenir sa délivrance, reçut la bénédiction papale et partit.

Le Pape ne négligeait pas cependant d'autres moyens d'améliorer sa situation: il envoya un légat au Roi François I, un autre à Henri, Roi d'Angleterre. Le Roi de France, disait-on, allait envoyer Lautrec, vaillant capitaine, à la tête d'une bonne armée pour venger les injures faites au chef de l'Église. Clément, en outre, envoyait lettres et négociateurs auprès de l'Empereur. Mais les soldats et surtout les Allemands montraient une inflexible dureté; ils ne voulaient entendre parler d'aucun accommodement, qu'au préalable on n'eût achevé de leur payer tout ce qui leur était dû. L'Empereur trouvait cette demande parfaitement raisonnable; il chargea son envoyé le frère Angioli, dont il a été fait mention plus haut, de communiquer ses intentions aux chefs de l'armée. Le Pape devait rentrer dans la plénitude de ses droits; la sainteté de sa dignité commandait des égards; mais il devait aviser aux moyens de contenter les troupes; elles ne se retireraient qu'après s'être fait donner des ôtages. Moyennant cette précaution, le Pape se trouvait hors d'état de faire à l'Empereur beaucoup de mal, s'il gardait le souvenir de l'injure reçue.

Lorsque Clément eut connoissance de ces conditions, elles lui parurent extrêmement dures. Il était à la merci de l'étranger et dans l'impossibilité de rassembler autant d'argent qu'on lui en demandait; quel crédit pouvait-il avoir auprès des soldats ou des marchands, captif comme il était? il ne devait inspirer aucune confiance dans sa position actuelle, par-

ceque les promesses qu'il ferait pour en sortir, manquaient de garantie. La validité des obligations et de leurs hypothèques consenties en prison, pouvait être impugnée par l'observation que ces actes avaient été stipulés, non par une personne libre, mais par un homme en état de captivité. Les Allemands surtout refusaient obstinément les bons des banquiers: non contens de tant de butin amassé dans cette ville qu'ils avaient saccagée, ils menaçaient de faire passer au fil de l'épée toute la garnison du château, à commencer par le Pape et les Cardinaux, si on ne leur comptait sur le champ les sommes demandées.

Il n'y avait plus moyen de reculer; le Pape fut obligé de donner des sûretés pour l'acquittement de la contribution de guerre, et livra aux Allemands ses quatre amis les plus chers et les plus dévoués: les deux évêques de Pistoie et de Vérone, les deux archevêques de Sipons et de Pise; à ces deux ôtages il joignit deux de ses proches parens, Jacques Salviati et Laurent Ridolfi, renommés pour leur opulence et leur haute noblesse. Quand les Allemands eurent en leur pouvoir ces six personnages, ils leur firent sur-le-champ sentir leur exigence; ils les menaçaient et les effrayaient de toutes les manières pour se faire remettre sans retard l'or demandé: mais quelque diligence que pussent faire ces captifs, quelque empressement que missent le Pape et les négocians à se libérer, jamais ils ne parvinrent à réaliser la somme convenue. Alors ces féroces soldats enchainèrent les cautions comme de vils criminels, les firent mener sur le *Campo di Fiori*, au

dessous des fourches qu'ils avaient fait dresser exprès, et tenaient des piquets tout préparés pour les empaler. Pour peu que le peuple ou les soldats eussent fait un mouvement en leur faveur, c'en était fait d'eux: leur sort était décidé. Trois fois ils furent traînés pâles et tremblans sur le lieu du supplice, trois fois ils se firent relâcher à force de prières, de pleurs et surtout de promesses de s'acquitter moyennant un court délai. Ils obtinrent le sursis demandé; c'était un triomphe sur la cruauté, remporté par la cupidité dont leur mort aurait détruit toutes les espérances.

Les détenus allaient frapper à toutes les portes, pour ramasser l'argent nécessaire, tandis que des amis assuraient leur salut par d'autres moyens: on corrompit leurs gardes, aux quels on fit préparer un excellent repas, avec des vins capiteux mêlés d'opium. Ces militaires n'étaient occupés que du soin de faire honneur à la boisson et à la bonne chère, lorsqu'ils furent plongés dans un sommeil si profond, que des décharges d'artillerie n'auraient pu les réveiller. C'est ce moment que guettaient les amis des prisonniers; dès qu'ils virent que les vins avaient fait leur effet, ils entrèrent à la dérobée dans les chambres, où étaient enchaînés les ôtages; ils défirent leurs liens, et au moyen de cordes, ils les firent monter par la cheminée sur les toits; ensuite les fugitifs parvinrent dans le plus grand secret aux portes de Rome; d'où ils passèrent sains-et-saufs dans le camp du Duc d'Urbin, alors établi en Ombrie; par ce moyen, ils sauvèrent en même temps leur vie et leur fortune. Leur fuite inattendue

et si surprenante hâta l'époque de la délivrance du Pape. Son sort n'en fut cependant pas immédiatement amélioré; les soldats allemands n'insistèrent qu'avec plus d'énergie sur la nécessité de les solder, s'il voulait sa liberté. En conséquence, il recourait à tous les moyens possibles pour ramasser de l'argent, et n'en découvrit qu'un seul, celui de mettre à l'enchère quelques chapeaux de Cardinal: parmi les partisans de l'Empereur, il se trouva des amateurs qui aspiraient à cette dignité, et qui en payèrent l'acquisition à deniers comptans; il parvint de cette manière à réaliser les sommes exigées. Assurément cet expédient n'était ni honnête, ni délicat; mais dans ce cruel embarras, il n'en sut pas imaginer d'autre, pour calmer l'impatience et l'avidité des soldats.

La corruption des corps morts, abandonnés sans sépulture sur les places publiques, l'odeur infecte des cloaques, les variations continuelles de la température et la mauvaise nourriture avaient engendré la peste, dont nous avons déjà parlé. Cette maladie avait enlevé beaucoup de militaires, parmi lesquels on remarquait quelques uns de ceux qui avaient le plus dévasté les couvens.

Depuis que les soldats avaient été payés, on reçut la nouvelle des avantages remportés par Lautrec, général de l'armée française: les troupes allemandes et espagnoles passant en revue leurs rangs, que la mort avait éclaircis, montrèrent alors plus de propension à la paix et se laissèrent persuader par leurs chefs de

rentrer sous leurs ordres, et de les suivre partout où le service de l'Empereur l'exigerait.

Le Pape voulant témoigner ses bonnes dispositions à l'égard de l'armée, et donner une preuve de l'attachement qu'il avait toujours conservé pour l'Empereur, s'engagea à leur livrer pour ôtages cinq Cardinaux à leur choix. Ils en choisirent trois de Venise, Milan et Florence, dont les parens étaient attachés au parti opposé; le Cardinal Pompée en nomma deux de Rome: il les mena chez lui dans une maison de campagne, où il les traita avec les plus grands égards et une parfaite amabilité. Il s'occupa immédiatement de tenir la parole qu'il avait donnée au Saint-Père, de régler avec les agens de l'Empereur les conventions relatives à l'évacuation totale du territoire de Rome. Le Pape avait complètement réussi à le mettre dans ses intérêts, au moyen de brillantes promesses. Pompée usa de toute son influence auprès des Ministres impériaux pour les décider à se départir des conditions rigoureuses dictées par l'Empereur; ce n'était pas d'abord leur volonté, cependant à la fin ils s'y résolurent. Cette négociation fut habilement conduite par le Cardinal, parceque Don Hugues, homme sans foi et de mauvais conseil, s'était retiré à Naples avec ses soldats et que le Prince d'Orange était rentré avec les siens dans les casernes.

Après sept mois de captivité au château Saint-Ange, Clément devait être délivré, aussitôt la paix conclue. Il avait annoncé sa résolution de sortir dans



l'espace de trois jours, mais il réussit à s'échapper de nuit à l'insu des sentinelles de la porte. Il avait eu le soin de se couvrir la tête d'un méchant chapeau, d'endosser une blouse et de s'attacher une très longue barbe; sous cet ignoble travestissement il se fit passer pour un des domestiques du Grand-maître de la maison du Pape: il portait un panier au bras, une botte

[illegible]

vaient que tous les matins il allait entendre la Messe dans la chapelle, et l'attendirent en conséquence quelque temps: déjà une partie de la journée s'était écoulée et il ne paraissait pas. Ils demandèrent alors aux valets de chambre, si Sa Sainteté ne pensait point à se lever, que l'heure était avancée et que pour le voyage

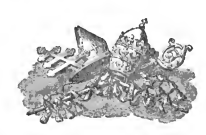


l'espace de trois jours, mais il réussit à s'échapper de nuit à l'insu des sentinelles de la porte. Il avait eu le soin de se couvrir la tête d'un méchant chapeau, d'endosser une blouse et de s'attacher une très longue barbe; sous cet ignoble travestissement il se fit passer pour un des domestiques du Grand-maître de la maison du Pape; il portait un panier au bras, une hotte et des sacs vides sur le dos; il dit aux sentinelles qu'il avait été envoyé d'avance pour préparer les logemens sur la route, que le Pape devait aller à Viterbe avec les Cardinaux et que lui commanderait les provisions. A l'aide de cette ruse et de ce déguisement, il parvint à s'évader du château et à s'échapper de Rome par une porte secrète, pratiquée dans l'angle du mur du jardin Saint-Pierre, dont la veille il s'était fait donner les clefs par le jardinier en chef. Là il monta dans une chaise tenue à sa disposition par Louis de Gonzague, cité plus haut, dont il avait nommé Cardinal le frère cadet. Au milieu de la nuit, accompagné d'un simple paysan, il traversa à la hâte Celano, le bois de Baccano, se rafraichit à Capranica, et arriva, par un chemin taillé dans le roc, à Orviéto, ville fortifiée.

Le lendemain matin, quelques Colonels allèrent au château Saint-Ange faire leur cour au Pape: ils savaient que tous les matins il allait entendre la Messe dans la chapelle, et l'attendirent en conséquence quelque temps: déjà une partie de la journée s'était écoulée et il ne paraissait pas. Ils demandèrent alors aux valets de chambre, si Sa Sainteté ne pensait point à se lever, que l'heure était avancée et que pour le voyage

qu'elle voulait entreprendre, il convenait de se mettre de bonne heure en route, parceque le chemin était mauvais et les journées d'hiver extrêmement courtes. Les laquais ne se doutaient de rien. Cependant ce long retard paraissait un peu suspect aux colonels; ils connurent à la fin que le Pape s'était joué d'eux. Effectivement dans ces désastreux évènemens il avait appris à les connaître, et il en avait conclu qu'il fallait s'y fier le moins possible. Le Pape, arrivé à Orviéto, au moment où on l'attendait le moins, fut parfaitement bien accueilli par les habitans et reçut les visites d'une foule de personnages distingués, qui allèrent le complimenter d'avoir recouvré la liberté. Il y resta jusqu'à ce qu'il eut conclu la paix avec Sa Majesté l'Empereur Charles V.

Telle fut la fin du pillage de la malheureuse ville de Rome et le terme des malheurs de ses habitans. Après le départ du Pape, les officiers et soldats, chargés de butin, prirent le chemin de la ville de Naples, d'où on les envoya en diverses directions pour arrêter les progrès que faisait journellement la vaillante armée de Lautrec, général du Roi de France.



INSTRUMENTUM ROGATUM ROMÆ

TEMPORE DIREPTIONIS URBIS 1527.

PER ACTA NICIÆ NUNC SABATUCII NOTARII A. C. (*)

Cum sit, quod exercitus Cesareæ Majestatis urbem vi ingrediens, homines in urbe existentes captivaverit et bona omnia sub sacco posuerit; pluresque homines pro eorum salute in domum Reverendissimi in Christo Patris et Domini D. Andreæ de Valle, Sanctæ Religionis Christianæ Cardinalis, confugerint; et in ipsa domo preservati fuerint cura et prudentia Rever. Dom. Cardinalis, qui, intra domum suam hujusmodi, strenuum virum Dom. Fabritium Maramaum Neapolitanum gentis italæ, dicti exercitus columnellum recepit, et grandem auri quantitatem etiam ultra viginti octo millia ducatos, ut dicitur, persolvit, seu persolvere curavit, et dictus Fabritius, hujusmodi summa mediante, dictam domum et in ea existentes homines, et personas cum eorum bonis salvare promiserit, et Rev. Dom. Philippus de Agnellis, majoris presidentiæ Abbreviator, ducatos duodecim millia sexaginta quatuor, soldos duodecim, denarios sex auri de Camera,

(*) Le traducteur a cru devoir laisser cette pièce tout-à-fait intacte, c. à. d. avec ses barbarismes et ses fautes grammaticales. Elle est tirée d' un manuscrit original appartenant au Marquis *Gino Capponi*.

videlicet in ducatis tribus millibus septuaginta auri largis, septem millibus sexcentis tribus auri in auro de Camera, scutis quingentis sexaginta septem auri de Sole, ducatis septingentis sexaginta quatuor de juliis decem pro ducato, et Joannes Carrozza, Apostolicus Secretarius, ducatos mille septingentos largos et mille noningentos auri in auro de Camera, et libras undecim et uncias sex argenti, videlicet in uno bacile tribus tazzonis, uno boccale, una saleria, quinque coeleariis et septem foranis, ut asseritur, in diminutione et defalcatione dictæ summæ, pro taxa promissa persolverint et exbursaverint.

Hinc est quod anno a Nativitate Dom. Nostri J. Christi millesimo quingentesimo vigesimo septimo, Ind. XV, die vero octava mensis Maii, sedente Clemente VII Pontif. Maximo, in mei Notarii publici et testium infrascriptorum presentia, personaliter constituti infrascripti utriusque sexus homines, in domo dicti Reverendissimi Dom. Cardin. existentes, ipsæ etiam mulieres Senatus-Consulti Velleiani beneficio juris hypotecarii, legi Juliæ de fundo dotali, authentico si autem et omni alio juri et legum auxilio in favorem mulierum, et ii qui minores viginti quinque annis existunt, beneficio minoris ætatis et restitutionis in integrum et omni alio juri in favorem minorum introducto, et cum juramento, quod tactis scripturis præstiterunt, de eisdem juribus adjuvari renunciantes, sponte sua, scientes etc. forsan non teneri, sed teneri et obligari volentes, promiserunt et quilibet ex eis promisit solvere et pagare ex dictis pecuniis, per Reverendissimum Dom. Cardinalem solutis et promissis, ipsi Reverendiss. Dom. Cardinali aut ejus legitimo Procuratori hic Romæ, eorum et quilibet ipsorum ratam quamlibet et pro eis tangentem, per eumdem Rev. Dom. Cardinalem declarandam et specificandam, omni et quacumque exceptione remota; volentes et consentientes quod ipse Rev. Dom. Cardinalis quodcumque sibi placuerit, et ipsis infrascriptis obligatis non aliter vocatis aut citatis, sine alio eorum consensu, ratam hujusmodi quamlibet ex eis tangentem declarare possit et valeat. Nomina autem et cognomina hominum et personarum sunt hi infrascripti, videlicet,

Jacobus Galeotus de Piscia
Rossus de Rossis pictor
Joannes de Bononis regatterius
Magister Paulus chirurgicus
Dionisius calceolarius
Antonius Bartholomei librarius
Jacobus de S. Savino
Leonarda uxor Dionisij calceolarij
Julia uxor Joannis de Bononia
Simona uxor Jacobi de S. Savino
Virgilius servitor Joannis de Bononia
Dionisius Jacobi de Panzavino
Baptistinus Joan. Christophori de Natalibus
Benedictus de Bonelmontibus
Riccardus de Millanensilijs
Joannes Celius
Catherina de Beterris de Mutina cum Lucretia et Minerva filiab. et Mattheo servit. suo
Martinus Fuscus servitor Joannis Celii
Joannes Francapane
Bernardinus de Comitibus protonotarius
Innocentius Boccarinus
Nicolaus Ludovici de Ameria
Mattias Marcianus Mediolanen.
Bernardus de Verazzano
Franciscus Bencius
Joannes Nutinus de Pistorio
Antonius eius servitor
Dominicus Joannis de Pistorio
Floronus Joannis Petri de Verona
Dominicus Peretus Hipporegiensis servitor D. Joannis Boccarini
Lucas Salvatorius servitor Philippi Strozij
Bartholomeus Bernardi Florentinus servitor Benedicti de Bonelmontibus
Fregosinus de Pistorio servitor Philippi Strozij
Bartholomea Bernardini Perusina
Ludovica Polacca
Laura Christofori Romana
Franciscus Maria Parmensis
Jo. Baptista de Canizanis
Laura Ludovici barberij
Silvia eius soror
Donatus Zerbus
Paulus Roberti de Remma
Thomasius de Cassiano
Jo. Baptista de Cavaleriis
Julius de Gallesis Pisanus
Marcus Ant. Interamnensis
Stephanus Juliani de Paparonibus
Valerius Cincius Romanus
Nicolaus mercator
Blasius de Cesena
Hieronymus Catherini de Venturis
Joannes de Cassiano servitor Michælis Lantis

Gregorius Epifanius
Jo. Baptista Laurentij de Camerino
Jo. Franciscus ejus servitor
Franciscus Ferny de Macerata
Christoforus Mendez
Alfonsus Castellanus
Franciscus Gonzalez
Bonifacius de Rodis
Franciscus Gallianus
Christoforus Ferdinandi Toletanus
Balthassar de Foro Sempronij
Laurentius Capidor Abulensis
Alexander servitor Episc. Corcirensis
Christoforus de Castro cum tribus servitoribus
Joseph de Jona hebreus
Emilius Joannis Francisci Perusinus
Joannes Bini
Innocentius Perusinus
Aloisius Crinitus Florentinus
Laurentius Barthol. Senensis
Sixtus Episcopus Vicanus cum Petro ejus servitore
Hieronymus Roca Monopolitanus ord. prædicatorum
Joannes Ortignosa
Guillelmus Cassadorus Rotæ Auditor
Alfonsus Episcopus Oscensis
Rodericus de Caravaial Patriarcha Hierosolymitanus cum duobus servitoribus
Paulus Bartoli de Monte
Nero barberius
Joannes Antonius Siculus
Petrus Lambert abbreviator
Nicolaus Virron
Joannes Carrosca
Joannes Ortega
Bernardinus de Caravaial cum uno servitore. Die 4 Martij 1531 fuit facta quietantia pro dicto Bernardino
Cosmus de Franchis de Cremona
Callistus de Gioacchinis Romanus
Ambrosius Lilius
Jacobus sartor Capuanus
Alexander de Fulgineo aromatarius
Tiberius Arberinus
Araninus Cibo
Hieronymus Gratianus Venetus
Augustinus Strassaspata Papiensis
Joannes de Macerata
Thomas de la Palma
Camillus Cencius
Flaminius de Delfinis Roman.
Petrus Gentilis Januensis
Hector Mutinus Romanus
Stephanus de Capranica Rom.
Rainerius de Federicis
Antonius Francisci Romanus
Antonius Leonardi
Octavianus de Mutinis
Julianus de Paparonibus

Vincentius Vexius
Antonius Simeonis Romanus
Bernardinus de Citara crucifer
Petrus de Ecclesia Romanus
Antonius de Petrasanta
M. Antonius Blasinus de Poli
Jo. Maria Marchesius de Bononia
Franciscus Columna de Alatro
Albertus de Aretio
Paulus Jacobi de Aretio
Alfonsus de Alcaras
Evangelista Boccapaduli Rom.
Gabriel sartor
Guillelmus de Nomatis
Barthol. Franc. Florentinus
Jo. Baptista de Fabiis
Franciscus Vallanus Romanus
P. Paulus Vexia
Anton. de Ecclesia Romanus
Gandulphus de Gandulphis
Franciscus Borgia Prenestinus
Bartholomeus de Angeliuis
P. Paulus de Citara
Jo. Dominicus de Dominicis
Sforza Matthei Campelli Spoletinus
Hieronimns de Rusticis
Bernardus Boccapaduli
Camillus de Rusticis
Mutius de Joacchinis Roman.
Philippus Strozzius
Claudius Campana
Gabriel de Parlitijs
Marcus Joannis de Fermo
Joannes Turritianus
Leonardus Cardin. de Parisiis
Martinus de Comaresijs de Bergamo
Ambrosius Vitalis Mediolanen.
Calorus de Caloris
Nicolaus de Pissiguito
Bartholom. de Zanctis de Bergamo
Donatus de Bonsignoribus
Julianus de Niella cum uno servitore
Clemens Rainaldi Neapolitanus
Simeon sartor
Simeon servitor Petri de Carnesecchis
Dionisius servitor Episc. Surrentini
Angelus Francisci de Vidiena
Franciscus de Rubeis
Lelius Nicolaj de Campello
Oliverius Bevilacqua
Quintius de Rusticis Episcop. Miletensis
Joannes Sabandus
Petrus Hustori Scotus
Antonius Catulus
Jordanus de Serlupis
Augustinns Marcolinus
Julius Arberinus senior
Marcus Antonius Palutius
Bernardinus de Victorijs
Paulus Pichus
Hieronimus Pichus
Jacobus de Militibus
Prosper de Boccapadulibus
Scipio Caffarellus c. eius fratre

P. Paulus de Victorijs
Petrus Camassettus
Fabius Placitus
Morettus Joannis de Mediolano
Ambrosius Joannis fornarius
Franciscus Savonensis
Bernardinus Bassius
Julia Novariensis c. eius sorore
Lucretia Ferrariensis
Jacobus Chabandus Sabaudus
Petrus Laurentij de Sabandia
Laura Romana
Hieronyma Spagnola
Henricus de Fosseis Flamming.
Ginevra de Fusserio
Catherina Florentina
Jacobus Bononiensis
Dominicus de Bonisauguriis
Lucas Antonius de Federicis
Contes. Venturæ
Thomas Honofrij
Franciscus Boncius
Joannes Daniele cum quinque servitoribus
Antonius de Valle computista cum uno servitore
Antonius de Spello cum uno servitore
Dominicus Civitella de Aretio
Baldus de Nigris
Fabritius de Rergentilis de Silvano
Antonius de S. Severino
Nicolaus de Mutis
Mattheus Alexandri de Verochiano

Baptista Artusij cum trib. filijs
Fabritius de Magistris Cremonensis
Jo. Antonius Bar de Bergamo
Gentilis Dattolus Hebreus
Antonius Bernardini de Aretio
Prosper Michaelis de Cave
Angelus Antonius de Cave
Castellanus famulus Stephani de Capranica
Cesar Auxilij Interamnensis
Jo. Dominicus Pisanus
M. Antonius de Toscijs
Petrus Bertiner
Prosper Angeli de Tibure
Vitalis Hebreus
Joannes de Sancto Albino
Guillelmus le Fornier Rhedonensis
Bernardus servitor Jacobi de Spaldis
Firmius de Mangoris de Caravagio
Angelus Baronis Hebreus
Simon Angeli de Bononia
Bondì de Mursia Hebreus
Bartholomeus Jacobi calceolarius cum duobus filijs
Joannes Marchur Macloniensis
Aaron Masset Hebreus
Jacobus de Spaldis
Jacobus de Marchionis Brixien.
Petrus Curtius
Hieronimus de Trivilio Mediolanensis
Jo. Baptista de Ruschis

Carolus Soldns c. uno servitore
Melchior Langues
Tibcrius del Ferro
Franciscus Lampugnanns
Antonius Gratiadei de Prato
Thomas Soldus pellizzarius
Joochana Hebrens
Anna de Trivilio cum Prudentia eius filia
Thomas de Biliatis
Ambrosina uxor Petri fornarij
Agata uxor Ambrosij fornarij
Pompea uxor Joannis Hispani
Lucia uxor Leonis Hehrei
Gentilis Jsach Hebrcus
Stella nxor Vitalis Hebreus
Allegrezza vidua Hebrea
Angela uxor Hieronymi Mediolanensis
Catherina uxor Bodini
Angclica uxor Petri macellarij
Jo. Bapt. Hcrculanus cum nno famulo
Annibal de Cascijs Novariensis cum uno famulo
Massolus Cogrento
Angeletta Florentina
Dominica eius soror
Lucia Ferrariensis
Catherina uxor Stephani de Caravagio
Margarita soror Joannis de Caravagio
Antonia uxor Antonii de Caravagio
Joanna nxor Jacobi fabri Cignarij
Anastasia fornara
Felicita Hipporegiensis alias la Mantovana
Catharina de Zagarolo
Lucia Matthei de Zagarolo
Angela uxor Francisci de Caravagio
Benedicta de Polo
Joannes de Caravagio
Jacohus Rapiè
Nicolaus de S. Bencdicto
Franciscus de la Porta Novariensis
Bartholomeus de Forpicibus
Fabius Cupalata
Ludovicus de Arrivabenis Mantnanus
Petrus de Parisetis
Lucia Gcbennensis
Thomas de Cavaleriis
Camilla de Ancona
Maria de Pistoia
Dorothea de Reggio
Julia Paduana
Jo. Marcus Papiensis
Franciscus Coveanus
Joannes Cusentinus
Antonius Calliottus Cusentinus
Donatus Martutius
Faustina de Capranica uxor Camilli cum novem filijs et una serva
Bernardina uxor Francisci barberij
Martia uxor Stephani de Capranica cum una balia et una serva

Bernardina uxor Juliani de Barbarano cum uno filio
Elisabetha Veneta uxor Marci Boninsegni absentis ab urbe
Christina uxor relicta Bartoli de Valle
Graziosa uxor Jo. Bapt. de Ferraguto
Eleonora uxor D. Ant. da Sanctacruce cum duabus servis
Gregoria uxor D. Fabij Miccinelli
Lucretia uxor Magistri Severini medici
Elisabetha de Conte cum duabus servis
Minerva uxor Ant. barberij
Cicilia Pontana uxor Alessij Boccaccij cum duabus sororibus, uno famulo et una serva
Lucida uxor D. Alexandri Miccinelli cum tribus filiabus et duab. nepotibus parvis
Hippolita soror D. Alexandri Miccinelli
Innocentia soror Ant. barberij
Camilla uxor Jacobi de Nobilibus cum una serva
Nicola uxor Marij de Scappuccis medici cum uno filio et quatuor filiabus
Crescentia uxor relicta D. Virgilij de Rusticis cum una filia et uno masculo et una serva
Augustina uxor Lazari Petri Joannis cum una serva
Ludovica della Zecca cum una filia vidua
Pantasilea uxor Alexandri de Cesena cum duobus masculis, una femella et una balia
Joanna uxor Bernardini della Zecca cum quatuor filiabus non maritatis et uno masculo
Julia uxor Ludovici de Pichis cum quatuor filijs
Paula de Pichis
Camilla uxor Cæsaris Arberini
Pacifica Marci de Cossaris cum quatuor filijs
Lavinia Pauli Paccij
Diana Pauli sartoris
Justina uxor Nardi Francisci Stephani
Martia Julii Alberini cum septem filijs, quatuor feminis et tribus masculis
Francisca uxor M. Ant. de Verrinis cum una filia et una serva

Gismnnda de Rusticis cum una filia maritata
Cherubina uxor Joannis Antonij pictoris
Sancta uxor Magistri Antonij sartoris
Paulina Petri Pauli Vecchia cum filiabus tribus non maritatis et tribus masculis
Hieronima relicta Antonij Aurelij cum quatuor masculis et una fœmina
Soror Felix monialis de Colvia in Transtiberim
Elisabetha uxor Albinij de Capris
Lucia Scepula cum duabus non maritatis
Ludovica Petri Mattej cum una non maritata
Hieronyma Evangelistæ de Boccapadulibus cum una filia non maritata
Pacifica Vincentij dello Schiavo cum una parva filia
Silvia Nicolaj de Mutis cum uno masculo et una fœmina
Lucia Joannis Augustini Marcellini cum una fœmina non maritata et duobus masculis
Antonia Cardella cum una non maritata et tribus masculis
Hippolita Caffarella cum una filia
Maria de Paliano cum uno et una
Pura vidua Leonardi Mancini cum una et duobus
Violante uxor Julij de Florentia
Catherina nepotis Bernardini de Radicibus
Vincentia de Castellanis cum una
Lucretia de Arberinis cum una serva
Martia Lelij de Valle cum tribus fœminis et uno masculo et tribus servis
Julia Jacobi de Militibus cum una
Hieronyma de Blanchis
Ludovica de Arberinis
Laura Pagani soldati
Menica serva Mariani de Castellanis
Tiberia uxor Marij Bellhomo cum una et uno et una balia
Bona de Cremona
Paula Corsa
Vincentia Jacobi Barbarj

Catherina Pabrini Marini
Attilia de Marino
Altabella de Marino
Violante de Marino
Joanna Honufrij
Christofora Bernardini Musca cum duabus filijs fœminis
Angela Veneta
Faustina Rentij Pauli Arcione cum uno parvo
Nicola uxor D. Aldelli Placidi cum uno parvo puero
Faustina de Caffarellis
Frasa uxor Comitis Venturj
Constantia uxor Francisci de Canisanis
Christofora uxor Hieronymi de Urbino cum uno parvo filio
Hieronyma Antonij de Ferrerijs et Aulia eius soror
Virgilia relicta Marcelli Angeli Victorij
Camilla uxor Bernardini Victorij cum uno masculo et una non maritata
Julia uxor M. Antonii de Jacobarijs
Julia uxor Rentij Stephani della Valle cum tribus non maritatis et una serva
Ludovica uxor Stephani de Fabijs cum duabus et una serva
Livia uxor Julij Quadracia cum duobus parvis filiabus
Livia uxor Joannis Jacobi de Bonisaugurijs cum quatuor fœminis et uno masculo
Diana uxor Gabrielis Capitis Regionis S. Eustachij cum quinque
Martia uxor Petri recamatoris cum tribus parvulis
Angela uxor Jo. Baptistæ Corsi
Maria vidua apud Pontem Quattro-capora cum tribus
Francisca Rentij Nandolini
Alexandra Angeli Senensis
Constantia de Casalib. cum duabus
Paula uxor Matthei Pisani
Clementia uxor Jo. Jacobi de Sangola
Lucretia uxor Marij Notarij Ripæ cum duabus sororibus
Savina Christophori Pagnani vidua
Alteria Joannis Baptistæ Lavasola cum una

Hieronyma uxor Petri Pauli de Stephanellis cum duabus creaturis parvis

Lucretia uxor Hieronymi Cencij

Bernardina mater Christophori Pauli Statj

Pro quibus omnibus etc. sese etc. obligarunt etc. in forma Cameræ Apostolicæ etc. cum juramento etc.

Actum Romae in Palatio dicti Reverendiss. D. Cardinalis, præsentibus ibidem DD. Bernardino de Verazzano, mercatore et Riccardo de Millanensibus, scriptore apostolico florentino, Francisco de Vannis de Luca et Hieronymo Collono, clerico Bergomensi, testibus respective etc.

Joannes Nicia, Notarius

